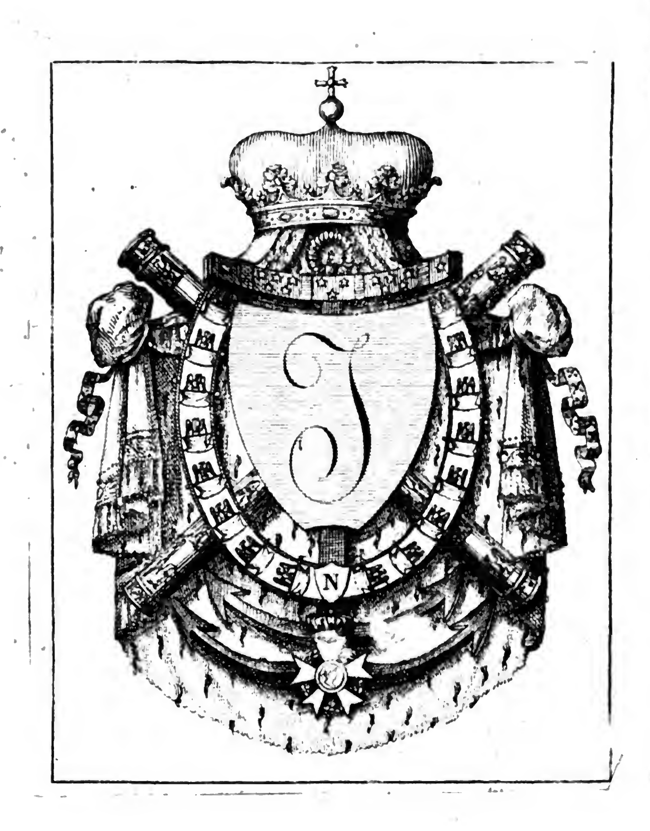
LES SECRETS DE FAMILLE, TRADUIT DE L'ANGLAIS DE M. PRATT, ...




N

LES SECRETS
DE FAMILLE.



Je consens, disoit-il à être privé de repos le reste de ma vie pourvu qu'elle en jouisse

LES SECRETS DE FAMILLE;

Traduit de l'Anglais de M. PRATT, *sur la troisième édition.*

PAR MARY-GAY ALLART,

Traductrice d'*Éléonore de Rosalba.*

ORNÉ DE FIGURES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

Au Magasin des Romans nouveaux, chez LEPETIT, libraire, quai des Augustins, n.° 32.

AN VIII.



LES SECRETS DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

TANDIS qu'ils étaient dans cette situation, John vint dans la chambre, pour en être témoin. Olivia ne put se défendre de lui raconter les circonstances qui avaient donné lieu à sa félicité, afin de soulager son cœur qui n'avait pas senti de mouvement de joie, depuis la mort de sir Armine.

Henry remit à son frère, la lettre qui lui avait été adressée; et John sortit après l'avoir lue à la hâte.

Henry et Olivia étant seuls de nouveau, firent différentes réflexions qui

amenèrent insensiblement la conversation sur l'état présent des affaires à l'abbaye.

« Hélas ! dit Olivia, je crains, et cependant je désire de savoir quels sont les tristes événemens qui affectent non-seulement le cœur du compatissant Henry, mais qui ébranlent la fermeté de John : ce n'était pas sans peine qu'il retenait ses larmes ; n'avez-vous pas remarqué qu'il avait l'air touché, en nous regardant ? plus je le vois, plus je l'admire, et le respecte. Combien il doit être flatteur de mériter son approbation ; mais aussi combien sa colère doit être redoutable ! »

Malgré l'extrême ascendant qu'Olivia avait dans ce moment là sur Henry, il eut assez de présence d'esprit pour ne lui communiquer que les passages de la lettre de Charles, qui pouvaient diminuer les inquiétudes qu'il avait fait naître : lui avoir dit tout ce qu'il savait, aurait servi seulement à détruire son bonheur ; au contraire, il était fermement résolu à se résigner à sa destinée.

Il l'informa de l'indigne mariage du baronnet; des divisions qui avaient eu lieu dans la famille, dans cette circonstance; de l'impossibilité que Charles et Caroline eussent pu rester plus long-tems à l'abbaye; enfin de leur départ, et de leur destination future, que rien ne pourrait changer, « et que je sais être, de leur part, ajouta Henry d'une voix tremblante, aussi irrévocable que le destin même. »

Olivia non-seulement approuva ces tendres sentimens d'amitié, mais les encouragea par de généreux témoignages de la sienne, et demanda avec la plus aimable simplicité, s'il n'était pas possible de rendre service à ces intéressantes personnes, sans blesser leur délicatesse. « Mon cher Henry ne doit pas supposer que je les confonde avec leur père, ou que je n'aie pas un grand empressement de voir renouer notre amitié avec Caroline; et si je n'en ai pas obtenu la permission plutôt, il faut en accuser la tristesse qui depuis long-tems trouble notre maison, et empêche d'effectuer ce que

nous dicte notre cœur ; mais, Henry, je ne l'oublie pas, et je pense que c'est un devoir sacré pour tous les deux, de nous consulter mutuellement, jusqu'à ce que nous trouvions quelque expédient pour les rendre à leur première félicité. »

« Fille généreuse, s'écria Henry, est-il possible ! »

John rentra, et leur lut la lettre qu'il avait reçue de Charles, « parce que, dit-il, il est honorable à la nature humaine, qu'une telle action soit connue. »

« Comment est donc fait le cœur de sir Guise, qu'il n'a pas une étincelle des vertus d'un tel fils, dit Olivia ? »

Henry fit un profond soupir. « Cependant, dit tout bas Olivia, on pourrait sûrement imaginer quelque chose. »

Henry, pénétré de sa bonté, la pria de laisser ce sujet, pour ce moment.

Olivia, malgré cela, le renouvela à la première occasion, s'imaginant peu qu'elle s'obstinait à traiter le seul point qu'elle avait intérêt d'anéantir. Henry mit fin à la conversation, après l'avoir

assurée qu'on ne pouvait rien imaginer en leur faveur.

Il vint dans l'esprit d'Olivia, que la raison qui détournait Henry de rendre service à ses amis, était peut-être que les secours pécuniaires, un peu considérables, devaient être pris sur sa fortune à elle. Elle crut donc qu'il n'était pas possible de lui donner une plus grande marque de sa tendresse, et de son envie d'obliger, qu'en donnant en secret la somme qui pût remplir le but proposé. Elle ne pouvait pas aisément former de projet, mais elle sentait par les battemens de son cœur, qu'elle adopterait celui qui serait le plus convenable. Jour et nuit, elle repassait ce point dans son esprit; mais craignant que Charles et Caroline ne missent leur plan à exécution, avant d'avoir mûri le sien, elle prit la résolution de faire une visite à Caroline, persuadée que, lorsqu'elles se seraient vues une fois, on pourrait faire quelque chose pour faciliter le bonheur de tous.

Un projet de cette sorte, est au nombre

des plus grandes jouissances d'une âme noble et généreuse; l'agitation qui le suit, et le secret avec lequel il est conduit, font partie de son bonheur. Olivia, dont la vie entière était trop innocente pour avoir à déguiser une action ou une pensée, avait l'intention de faire confidence de son projet, quand il en serait tems, à Henry, à son père, et à tous ceux qui y avaient part; mais elle voulait qu'il fût déjà formé, avant de le révéler; et l'entrevue secrète avec Caroline, était désignée comme la chose essentielle. Elle savait que deux femmes d'une imagination vive, parviendraient plus facilement à la réussite de son dessein, dans une heure de conversation, que seules, dans un siècle de réflexions; et elle était portée à croire que son caractère avait tant de rapport avec celui de Caroline, qu'elles seraient bientôt du même avis, et qu'il résulterait quelque chose de leur entretien, qui la ferait retourner auprès de son cher Henry, doublement heureuse en découvrant un moyen de contribuer à sa

félicité, le grand point où étaient concentrés l'espoir et le bonheur de sa vie.

Tandis qu'elle cherchait un motif plausible pour sa visite, au moment qu'elle paraissait un peu embarrassée de la difficulté d'en trouver, l'épagneul de Caroline, qui dormait à ses pieds, ressauta dans son sommeil, comme s'il était à la chasse, et se mit à aboyer en se réveillant.

Olivia pensa qu'il pourrait lui servir de prétexte pour sa visite, dans cette occasion.

« Cher petit animal, tu me fournis la meilleure excuse du monde, s'écria-t-elle, je me repens de t'avoir si long-tems privé de ta maîtresse : à présent qu'elle est dans le chagrin, tes caresses pourraient la distraire de ses ennuis, et l'arracher quelquefois à elle-même. »

Il ne restait plus alors pour perfectionner l'entreprise d'Olivia, qu'une occasion de sortir du château, et elle se présenta bientôt. John avait demandé à Henry un entretien secret; ladi Fitzor-

ton était occupée chez elle; M. Clare allait monter à cheval, comme il en avait l'habitude.

Favorisée ainsi par les circonstances, elle donna à entendre qu'elle allait se promener. Elle appela Fitz, et prit la route de la maison de la forêt: son cœur battait avec force, en s'approchant de cette demeure.

Il y a assurément un excès de joie, rarement senti, qui suit l'exécution d'une entreprise pénible et difficile: Charles et Caroline l'éprouvaient, après avoir fait les sacrifices exprimés dans la lettre du premier à Henry; et tandis que Dennison remplissait sa commission, le frère et la sœur pleuraient, et souriaient dans la plénitude de leur cœur. Affectés de leur situation désespérée, cependant fiers de souffrir avec la dignité de la vertu, ils racontaient leur triomphe à Arthur qui fit là-dessus les réflexions les plus consolantes. Charles et sa sœur écoutaient Arthur avec le plus vif intérêt, lorsque tout-à-coup on vit arriver l'é-

pagneul dont il a déjà été question ; il avait couru et atteint la maison, avant Olivia. Il semblait s'excuser de son absence, par toutes sortes de marques de tendresse, pour se réconcilier avec Caroline. Olivia n'était qu'à moitié du chemin, quoique le motif de sa visite lui fît hâter le pas.

Excuse, cher lecteur, Charles et sa sœur, si la surprise de voir revenir à eux le petit Fitz, leur renouvela les chagrins dont ils tâchaient de se distraire.

Arthur sachant l'histoire de ce petit animal, interrompit son discours éloquent, lorsque Caroline s'écria : « Ah ! mon pauvre Fitz, viens-tu pour demeurer avec nous..... ou Henry t'a-t-il envoyé pour nous consoler ? le sentiment succéda au raisonnement dans l'âme du bon Arthur : il lui fut aisé, ainsi qu'à Dennison, et même à Floresco, de découvrir que Henry était aussi cher à Caroline, et Olivia à Charles, que jamais ; et si l'on avait manqué de preuves,

les paroles de Charles et de sa sœur, auraient empêché d'en douter.

« Ma sœur, dit Charles, en caressant aussi le petit Fitz, Henry m'a donné tant d'exemples de l'attachement de mon Olivia... de miss Clare, pour Fitz, que je suis presque fâché qu'il l'ait quittée ; cependant n'est-il pas consolant de voir quelque chose qui plaît à ce que nous aimons? »

Caroline approuvait en rougissant. « Je suis persuadé, dit le lieutenant, que la jolie main de cette aimable fille, l'a caressé mille fois de cette manière. »

« Il était souvent avec Henry, dit Caroline. »

« Oui, dit Dennison, miss Olivia et M. Henry l'avaient toujours avec eux. Il me semblait que Fitz faisait des cris plaintifs qui voulaient dire que les choses n'étaient pas comme elles devraient être. » Caroline baissa la tête, et l'appuya sur celle de Fitz. Floresco lui apporta un gâteau qu'il avait fait ; ensuite se mettant par terre, il lui dit tout bas : « Vous,

non parler, méchante petite chose; mais jeune ladi et jeune sir aiment quelqu'un que vous aimez, et qui aime vous tendrement. »

Tandis que Floresco s'occupait ainsi, Olivia était au moment d'entrer dans la maison. Elle s'arrêta sur le seuil de la porte qui se trouvait ouverte; elle tremblait, et se soutenait avec peine. En entrant, elle montra Fitz, comme ce qui devait excuser sa visite inattendue; alors elle s'avança près de Caroline, et, avec l'accent de la douceur, elle lui dit en rougissant qu'elle s'accusait de l'avoir privée de son chien favori, et qu'elle n'avait cru obtenir de pardon qu'en venant elle-même le déposer aux pieds de sa maîtresse.

« J'ai eu tort de le garder, et c'est sans doute un très-grand crime de dérober à quelqu'un l'objet de son affection; mais à présent il vous est rendu, ainsi vous ne m'en voudrez pas davantage. »

Caroline sentit cette vérité qui por-

tait sur un sentiment plus profond que la perte de Fitz. Mais il serait impossible de décrire la situation de Charles et de sa sœur, au moment de cette visite inopinée, il suffira de dire qu'ils paraissaient saisis d'admiration : nous rendrons simplement ici comment se fit cette entrevue.

CHAPITRE II.

Ni Charles ni Caroline n'étaient en état de recevoir Olivia, ni même de lui dire un mot. Ils la saluaient, et paraissaient déconcertés, ensuite avançaient une chaise, voulaient parler, et ne le pouvaient. Dennison et Arthur n'étaient pas plus à leur aise; et sans la vivacité et la politesse de Floresco, il aurait semblé que l'hospitalité avait fui de cette maison, à l'arrivée de cette aimable personne.

Olivia attribua cette confusion générale, aux différens qui subsistaient entre les deux familles, et en partie au

chagrin de se trouver dans cette maison où elle supposait qu'ils se regardaient comme exilés, et presque en perspective de leur demeure paternelle, d'où ils avaient été, pour ainsi dire, chassés. Elle demanda à leur parler un moment en particulier. Charles la conduisit dans une autre chambre, elle présenta une main à Charles, et l'autre à Caroline; et lorsqu'ils furent seuls, elle dit avec une franchise qui partait de l'âme, et d'une voix d'une douceur extrême : « Nous ne sommes point étrangères l'une à l'autre, vous et moi, Caroline, nous avons été amies dans notre enfance. Nos projets ont été cruellement renversés, mais nous avons réciproquement, et presque tous les jours, de nos nouvelles en secret. Je sais que vous en receviez, ainsi il serait inutile de le nier. Il n'est pas tems de faire de cérémonies, ni de se rien déguiser; agissons avec franchise : j'ai été très-alarmée de la découverte du projet, (elle prit un air et un ton plus

sérieux,) du projet que vous avez formé pour détruire le bonheur de Henry et d'Olivia. »

Le visage de Charles et de Caroline laissait voir la plus grande émotion ; la pâleur de la mort succédait à la rougeur la plus vive.

« Je sais, continua Olivia, que vous êtes au moment de priver deux de vos amis les plus sincères, de ce que leurs cœurs ont de plus cher... »

Charles et Caroline étaient toujours plus troublés.

« De nous priver, dis-je, de votre société à laquelle nous avons tant de droits ! » Ainsi finit Olivia, à la grande satisfaction de Charles et de Caroline qui se sentirent soulagés au-delà de toute expression. « Je suis venue, ajouta-t-elle, non-seulement pour vous ramener Fitz, mais comme une amie, pour reclamer l'amitié que vous, M. Stuart, m'avez promise de la part de Caroline ; je viens établir mes prétentions, elles datent de notre enfance,

des momens les plus doux de la vie... Si votre cœur les approuve, assurez-moi, en récompense, que vous abandonnerez le projet de vous enfermer dans un couvent, et promettez-moi d'adopter un plan plus convenable que j'ai en tête, et qui doit faire la félicité de tous ; il n'est pas encore mûr : je ne pourrai y réussir, que lorsque vous me promettrez de n'y mettre aucun obstacle : car votre dessein renverserait mon nouvel édifice, et détruirait le bonheur de Henry et d'Olivia.

« Enfin, continua-t-elle, parlant avec feu, mes chers amis, mon cœur est parfaitement instruit que vous ne méritez, ni vos contrariétés, ni vos malheurs ; je les regarde vraiment comme les miens ; et je suis aussi intéressée à les faire cesser, que si je les avais causés moi-même. »

A ces mots, la surprise et l'embarras de Charles et de Caroline devinrent encore plus grands. Les paroles d'Olivia semblaient sous-entendre plus de choses

qu'elles n'en exprimaient ; ils crurent qu'elle avait découvert leurs amours malheureux, et qu'elle était décidée à se sacrifier, car ils la jugeaient d'après eux.

« Il est reconnu, dit-elle, par les motifs de l'honneur et de la tendresse, que le château doit réparation à l'abbaye, et que l'amitié et la fortune n'en doivent faire qu'une même famille. »

L'équivoque allait en augmentant. « Pourquoi cette réserve, dit Olivia en mettant la main de Caroline sur son cœur, et tenant celle de Charles ? Je veux vous prouver que cela peut se faire avec l'approbation de tous. »

L'énigme commençait à devenir plus aisée à comprendre, au regret de Charles et de Caroline.

« Après cet aveu, continua Olivia, il est en votre pouvoir de me rendre la personne du monde la plus heureuse ou la plus malheureuse. Je dois vous dire aussi que votre condescendance

mettera

mettra le comble au bonheur de Henry, et lui causera la surprise la plus agréable; car quoique nous sachions que son plus grand désir est de vous voir délivrés de toutes vos peines, le chagrin que lui a causé la nouvelle du projet de votre départ, l'a mis dans un tel désordre, qu'il ne peut prendre aucune résolution, l'espoir d'obtenir de vous la promesse de ne nous point quitter, et mon désir extrême de lui en porter la nouvelle, m'ont décidée à venir vous voir, sans qu'il le sache. Si vous me permettez de l'assurer de votre amitié, ce que vous pouvez faire en adoptant l'accord de famille, proposé, vous doublerez à ses yeux, le prix de la mienne, et les obligations que je vous aurai, seront éternelles. »

Qu'auraient pu répondre à cela Charles et Caroline ? rien : c'est ce qu'ils firent. Il était difficile de percer ce mystère, cependant ils semblaient avoir une lueur d'espérance, et ne sa-

vaient s'ils devaient la chasser de leurs cœurs.

« Tout ce que je sollicite à présent, reprit Olivia avec vivacité, c'est votre promesse de ne point adopter la fatale mesure qui vous ôterait le pouvoir de nous rendre heureux les uns et les autres. Oh ! accordez-moi cela, et je m'en retournerai contente ! je compte donc d'avance sur votre consentement, et je vais poursuivre un plan dont je vous donnerai les détails, à ma première visite ; mais souvenez-vous que vous m'avez presque promis de renoncer à votre départ. »

Le trouble, la surprise, et mille autres sensations ôtèrent à Charles et à Caroline, la faculté de parler. Olivia jugea, à leur air, que leur réponse ne devait pas être défavorable ; interprétant donc leur silence à un consentement tacite, elle allait sortir, si Charles ne l'avait retenue, en lui disant d'un ton triste, mais assuré, qu'il craignait que des raisons insurmontables

ne rendissent inutiles ses efforts pour unir les familles des Fitzorton et des Stuart.

« Je connais toutes ces raisons, reprit Olivia soutenant ce qu'elle avait dit d'abord, mais tout peut se concilier. » L'énigme était presque expliquée; l'air animé avec lequel Olivia dit ces derniers mots, porta dans l'âme de Charles l'illusion la plus délicieuse : son imagination, depuis un moment, n'avait cessé de lui représenter des choses étonnantes; et à présent il supposait (combien le cœur ne s'abuse-t-il pas!) que Henry avait, comme lui, tout oublié, excepté son amour, et avait découvert le secret de leur malheureuse passion, à Olivia qui s'était déterminée à les sauver du désespoir. « O toi, fille incomparable! est ce possible, dit-il en tombant à ses genoux! devrons-nous à ton extrême bonté, ce bonheur inexprimable?... »

Olivia, croyant que son transport venait de l'espoir d'être rendu de nou-

veau à ses anciens amis, répliqua avec autant d'ardeur, qu'elle était très-contente de voir que sa proposition satisferait ses souhaits et ceux de son aimable sœur.

La force de cette expression paraissant mettre au jour tout le mystère, ébranla même la fermeté de Caroline qui, à son tour, oublia pour un instant tout projet de retraite, et toutes les résolutions qu'elle avait faites de dire au monde un éternel adieu.

Mais hélas! ce fut seulement l'illusion mensongère d'un moment de bonheur! ceux qui ont un cœur sensible doivent préférer de tels instans à des années entières d'une vie insipide.

CHAPITRE III.

« HÉLAS ! s'écria Caroline, quelque soit la destinée qui nous attende, nous serons insensibles à tout ce qui est généreux dans la nature humaine, avant d'oublier la bonté d'Olivia ; et ses souhaits nous seront favorables partout où nous irons. »

Pendant ce tems, ils avaient passé dans une autre chambre ; et Olivia croyant les avoir persuadés, se glissa insensiblement hors de l'appartement, où Charles et Caroline la suivirent. « Nous sommes tous faits pour être de la même famille, dit Olivia ; assurément vous devez en être convaincus : combien nous serons heureux, lorsque nos arrangemens seront faits ! qui pourrait les troubler ?

Il me semble que je vois l'avenir dans un miroir : nous sommes là tous assis près du feu ; l'amitié, les arts, les plaisirs nous sourient ; et nous

sommes retenus par les liens de l'amour et de la fraternité.

Ils étaient alors dans le sentier qui conduisait de leur maison au château ; Charles tenait la main d'Olivia, et la pressait contre ses lèvres, peut-être sans le savoir, tandis qu'elle tenait Caroline embrassée. Ils se promenaient dans cette situation, colorant des nuances les plus vives, le tableau qu'elle offrait à leur imagination exaltée. Ah ! pourquoi faut-il que la raison vienne les dissuader, et détruire le charme ! Les trois amis se trouvèrent bientôt près de Fitzorton. Olivia se plaça alors au milieu, entourant Caroline et son frère de ses bras. Si les sentimens que Charles voulait inspirer, avaient animé le cœur d'Olivia, elle ne l'aurait pas témoigné autrement ; et l'on pouvait prendre pour de l'amour, l'intérêt et la bonté de son cœur qui n'éprouvait pas d'autre émotion ; car il ne battait que pour son cher Henry.

Fitz allait devant. « Voyez, dit Oli-

via en souriant, ce cher petit animal sait nos conventions ; le tems n'est pa-éloigné, où chacun de nous s'en regardera comme un peu propriétaire. La grande avenue nous rappelera à chacune des scènes intéressantes : Olivia voulait parler de la rencontre qu'elle fit de Caroline à cheval ; elle pensait aussi au platane, et à son Henry. Ces paroles frappèrent Caroline, elle songea aussi au même platane, et aux sermens de Henry.

Leur entretien les conduisit à quelques pas des portes du château ; ils exprimèrent tous trois une égale surprise, car ils ne songeaient pas qu'ils en fussent si près. « Oh ! s'écria Olivia, pourquoi le tems n'est-il pas encore venu, où nous pourrons être présentés les uns aux autres ? Et pourquoi non ? ce n'est qu'anticiper sur l'avenir. »

Olivia tirait la sonnette, lorsque Caroline l'arrêta, comme par une secrète impulsion,

C'était un moment embarrassant : Charles et Caroline Stuart, conduits par Olivia Clare, étaient à la porte de ce même château dont ils voulaient ne jamais s'approcher.

« Il me vient une idée, dit Olivia, » et sans les avertir, elle tira la sonnette avec une force que cette idée semblait lui inspirer.

« Oh ciel ! qu'avez-vous fait, s'écria Caroline s'efforçant d'arrêter la sonnette, et croyant en suspendre les sons !

« Trève à toute espèce de considérations, dit Olivia : lorsque mon cher Henry recevra ma main depuis longtems promise... ! O Henry ! Mon cœur me dit qu'il est là ; vous pouvez le reconnaître à travers les barreaux. Quelle joie il aura de vous voir ! Je vais tâcher d'expliquer.... Arrêtez, cachez-vous un moment ; demeurez derrière moi, pour que sa surprise soit plus grande. »

Ces mots frappèrent Charles et Caroline,

roline, comme un coup de foudre; ils détruisirent en un instant le rêve de leur imagination : ils n'entendaient plus rien. Ces mots les empêchaient de douter de leur infortune; et si dans ce moment les portes du château, ou le château même, étaient tombés sur eux, ils auraient regardé cela comme le plus grand bonheur. Heureusement Olivia était trop occupée de ce qu'elle avait à dire, pour observer leur consternation; elle ne songeait qu'à Henry qui l'entrevoyant, courut pour la recevoir, et s'écria : « Ma chère Olivia, il y a une heure que je vous attends ici; nous croyons avoir perdu le trésor du château! »

Charles et Caroline étaient placés de manière que Henry ne pouvait les voir; cette dernière fut témoin, par conséquent, de la tendre réception de Henry, ce qui la confirma dans l'idée qu'il voulait remplir ses sermens, et vivre pour Olivia seule.

Henry ouvrit la porte; Olivia pré-

senta, au même instant, ses amis qui s'étaient reculés de quelques pas. Henry resta muet d'étonnement... Olivia les prenait par la main, et voulait les faire avancer. « Vous le voyez, leur dit-elle, sa joie est trop grande. » — « Je vous aurai une éternelle obligation, reprit Caroline en s'avançant, si vous entrez au château avec Henry, et nous permettez de retourner chez nous : la tranquillité et le bonheur de tous, l'exigent absolument; mais il faut que ce soit à l'instant, car je vois venir non-seulement Henry, mais toute la famille, et les domestiques : nous serons exposés malgré les excuses que vous ferez pour nous. »

Cette prière était faite de manière à rendre la complaisance nécessaire. Olivia jugea qu'un sentiment de délicatesse lui exagérait trop les dangers de se montrer aux Fitzorton, elle répondit : « Vous serez obéie : le ciel me préserve de contrarier vos intentions ! Je ne vous retiens donc plus; mais rappelez-

vous de votre promesse, et croyez que je remplirai la mienne. Henry, dit-elle, vous devez à présent laisser faire à nos amis ce qu'ils veulent ; écoutez mon projet. » Henry étant alors immédiatement derrière elle, suivait des yeux Charles et Caroline qui prenaient tristement le sentier où ils avaient passé, pleins d'espérance, quelques minutes avant. « Vous ne les suivrez pas, ajouta-t-elle, car j'ai donné ma parole ; le mystère s'expliquera quand il en sera tems. » Elle ne put en dire davantage, car John, ladi Fitzorton, et M. Clare l'entourèrent.

Elle s'était trompée de deux heures, et fut très-surprise d'entendre dire qu'on avait déjà dîné, ou plutôt qu'on était sorti de table, sans avoir rien mangé, tout le monde étant dans l'inquiétude de savoir ce qu'elle était devenue. Elle satisfit leur curiosité, sans se trahir. Elle ne parla point de son dessein, rejetant toute la faute sur elle : pour avoir négligé de prendre sa montre, je veux

dire de la monter, ajouta-t-elle, mais s'appercevant que son père l'approchait de son oreille, « quoi ! dit-elle, est-il vrai qu'elle soit montée ? toutes mes excuses seront donc inutiles ? eh bien ! je dois m'avouer coupable, et demander pardon. » Ce qu'elle fit, et tout fut oublié.

Charles et Caroline ne s'étaient pas dit un mot, jusqu'au moment où ils furent arrivés chez eux ; désirant passer une heure dans leur appartement, séparés, ils se retirèrent pour soulager leurs cœurs affligés.

CHAPITRE IV.

HENRY eut bientôt l'occasion de s'entretenir seul avec Olivia, occasion qu'il avait cherchée avec un empressement peu ordinaire. Il parla de la scène qui venait de se passer, avec une vivacité qui aurait découvert à Olivia qu'un intérêt plus vif que celui de l'amitié, remplissait son cœur, si elle avait eu le moindre soupçon, ou la moindre disposition à en avoir. — « Je vois, dit-elle, que vous êtes empressé de savoir l'histoire de ma rencontre avec vos amis et les miens, cher Henry : quand même des événemens inattendus ont contrarié mon projet que je comptais tenir secret, même à votre égard, jusqu'au moment où il aurait été à propos de le découvrir, je veux vous informer de tout ; car il n'est que trop vrai, Henry, je ne voudrais pas vous causer le chagrin d'un moment d'incertitude, pour tous

les secrets du monde, quoique celui-ci fût fait pour augmenter votre bonheur. »

Alors elle raconta ce qui s'était passé. Les circonstances qui avaient eu lieu, montraient si clairement la tendresse et la bonté de son cœur, que le sensible Henry, encore ému de la vue et du départ soudain de Caroline, se sentit pénétré, prit la main d'Olivia, et la serra avec la plus grande tendresse, jurant qu'elle était trop généreuse, trop bonne, et qu'il se trouvait indigne d'elle.

« Mais quoique ce projet soit impossible à exécuter, ajouta-t-il, vos souhaits obligeans sont déjà accomplis : mon cœur reconnaissant en conservera à jamais le souvenir. »

« Pourquoi parlez-vous d'impossibilité, répondit Olivia? Charles tient le même langage : où est donc, je vous prie, la difficulté de rapprocher de nous les deux plus aimables personnes du monde ? Je rougirais de croire que la dépense de notre maison puisse aller à

plus d'un tiers de notre revenu ; et la seule difficulté que je connaisse, est de faire accepter une partie du surplus à des âmes nobles et fières comme les leurs, sans blesser leur délicatesse. Nous pourrons réfléchir sur cela, mais j'ai gagné le point essentiel ; Charles et Caroline ont presque promis de ne pas entreprendre leur voyage, que vous ou moi n'allions les revoir. »

Henry écoutait Olivia, et ne cessait d'admirer sa générosité. Cependant il continuait de regarder la chose comme impraticable ; il avait l'air toujours plus agité, ce qu'elle attribuait à son obstination, plutôt qu'à toute autre chose.

« Je trouve, dit vivement Olivia, que vous n'entrez pas dans mes vues, avec l'ardeur et l'empressement que j'aurais dû attendre de votre amitié pour les Stuart, et de votre amour pour moi. Je vous accuserai même de cruauté ; car Charles n'est-il pas votre ami, et Caroline n'est-elle pas sa sœur? Je vous dirai, en passant, que je suis

quelquefois étonnée que vous ayez pu résister aux charmes de cette adorable personne. Quoique la tristesse répande un voile sur sa beauté, on y découvre tant de douceur, de grâce, et d'agrément, que lorsque je la regarde, je ne puis m'empêcher de croire que ce n'est que la prévention, et le pouvoir de l'habitude, comme d'avoir été élevés ensemble, qui est cause que vous me préférez à elle : quel bonheur est le mien ! mais aussi quel serait mon désespoir, si je trouvais le plus léger réfroidissement dans votre tendresse pour moi ! je n'y pourrais survivre : la perte de Henry Fitzorton ne pourrait se réparer. Votre amour m'a donné de l'ambition, Henry : comme vous n'avez personne qui vous égale dans votre sexe, je voudrais être la première du mien. Combien votre attachement est grand ! vous préférez Olivia ! précieuse préférence, qui à-la-fois m'enorgueillit et m'humilie ! »

Dans ce discours simple et animé,

où étaient mêlées des choses qui pouvaient le blesser, et d'autres lui faire plaisir, il les balança, pour ainsi dire, et son admiration pour Olivia semblait presque l'emporter sur son amour pour Caroline.

Henry finit par lui demander les détails de son projet. « Il serait trop long de vous en dire à présent les particularités, répondit Olivia, mais je vous en dirai le fond qui, j'espère, obtiendra votre approbation : ce serait de rendre Charles et Caroline aussi indépendans que nous-mêmes; mais vous et moi, nous serons seuls dans la confidence. Car il vaudrait mieux que les personnes intéressées pussent croire que les secours qui leur sont envoyés, proviennent d'un bien auquel elles ont des droits. Cette raison me fait blâmer ma visite trop précipitée chez eux; mais vous m'aviez effrayée, en me disant qu'ils allaient nous quitter pour toujours. Cependant, avec votre secours, il ne sera pas trop tard

pour réparer mon imprudence. A tout événement je suis décidée à faire l'impossible pour qu'ils restent parmi nous. »

Henry saisi d'admiration, se jeta à ses genoux, versa un torrent de larmes, et lui renouvela le serment de ne vivre que pour elle seule.

Nous devons dire, à la louange de Henry, qu'aussi-tôt qu'il s'apperçut qu'elle n'avait rien découvert de son secret, il continua de le lui cacher soigneusement, ne voulant pas déchirer le cœur d'une personne que son père en mourant, lui avait fait jurer d'épouser, et qui avait des droits sur lui, indépendamment de tous les sermens.

Cependant il était difficile à Henry de cacher son émotion à Olivia : elle attribuait à la perte de son père, et à l'absence de son ami Charles, les nuages qui souvent obscurcissaient ses traits, et les soupirs qui lui échappaient involontairement. Il ne se passait pas un jour sans qu'elle se rappelât de sir Armine, dont

le génie consolateur semblait descendre sur la terre pour applaudir à la bienfaisance de Henry, prodiguant des secours aux enfans de son ennemi mortel.

« Je suis certaine, dit-elle en levant ses beaux yeux au ciel, que sir Armine approuvera tout ce que nous ferons pour ces êtres intéressans et malheureux. Son image sacrée semblait être devant moi, au moment où j'entrais dans la maison de la forêt. Elle paraissait me sourire, et encourager ma timidité : cette idée m'a fait parler avec confiance : quelque chose me disait que ce que j'entreprenais était bien. Votre image aussi, cher Henry, servait à m'y exciter : il sera si surpris, si content, pensais-je, que je serai bien récompensée de mes offres de services. Pourquoi tout le monde n'aime-t-il pas à faire le bien, puisque la moindre bonne action se paye mille fois par le bonheur de l'avoir faite ! Mon ami, il me semble que la vertu porte intérêt ; car toutes les puissances de la terre et du ciel la récompensent avec

usure, par les jouissances les plus douces. Aimable et malheureuse Caroline, noble et généreux Charles, combien je vous dois déjà ! comment pourrai-je acquitter mes obligations ? »

En effet, tous les objets qui se présentaient à ses regards, augmentaient la félicité de ce cœur sensible. Comme elle finissait de parler, elle jeta les yeux sur le petit animal qui a fourni tant d'aventures dans le cours de cette histoire. « Quoi, dit-elle, le cher Fitz est encore avec nous ? il anticipe déjà sur le tems où nous ne serons qu'une seule et même famille avec ses maîtres ; mais il me semble qu'il aurait dû retourner auprès de sa maîtresse, à présent qu'elle est malheureuse. »

Il était impossible à Henry de n'être pas enchanté qu'on lui rappelât ce qu'il aurait dû oublier pour son bonheur et celui d'Olivia.

CHAPITRE V.

DANS cet intervalle, Charles et sa sœur que nous avons reconduits si lentement chez eux, eurent un entretien avec le bon Arthur, aussi-tôt qu'ils furent en état de paraître devant lui : c'était pour se préparer à leur départ. Ils entrèrent ingénument dans les détails de leur conversation avec Olivia, et ne cachèrent pas les fortes émotions de leur cœur.

« Il est tems de fuir, dit Charles, nous ne pouvons plus avoir de confiance en nous-mêmes. Tous les momens que nous restons ici sont remplis de troubles, et ne nous offrent que des dangers ; l'air même que nous respirons, est empoisonné. Je ne puis répondre de moi, si je demeure ici plus long-tems. Je pense que, lorsque ma sœur sera placée d'une manière convenable, je pourrai me décider à quelque chose. Ne perdons point de tems, car je vous avoue que la seconde visite qu'Oli-

via nous a fait espérer, renverserait ma raison et mes projets. »

« Une seconde entrevue de cette espèce, nous affligerait tous inutilement, dit Caroline ; et comme j'ai résolu de partir, le plutôt sera le mieux. »

Caroline prononça ce peu de mots, en hésitant, et avec difficulté : la vue de Henry, et les combats qu'elle causa dans son tendre cœur, l'avaient jetée dans une telle anxiété, qu'elle resta quelques heures dans sa chambre, sans parler.

Le jour suivant, elle se leva très-tard, et vint dans la salle. Elle était d'une grande pâleur, et si faible, qu'elle avait à peine la force de marcher. Mais son âme ne se ressentait point de cette faiblesse, et elle était décidée à remplir ce qu'elle devait à la vertu, sans se plaindre de sa rigueur. « O Arthur, disait-elle, nous vous avons confié le soin de notre destinée, disposez de vos enfans, avant qu'aucune découverte rende la sensible Olivia aussi malheureuse que nous. Peut-être qu'il a déjà transpiré quelque

chose de cette fatale entrevue! Nous comptons sur vos services, ô mon père, et nous vous prenons pour guide. »

Dennison qui était présent, se jeta à genoux, et embrassait tour-à-tour ceux de Charles et d'Arthur, et prenant la main de Caroline, expose humblement que, puisque miss Caroline était résolue à se retirer du monde, il désirait que ce fût aumoins dans un asile où elle pût recevoir les services d'un vieux et fidèle domestique; que si on lui refusait cette grâce, il se bâtirait une cabane, à la porte du couvent où elle serait renfermée, pour vivre et mourir près de sa chère maîtresse à qui il s'était dévoué pour le reste de sa vie. « Ainsi, ce serait en vain que vous m'empêcheriez de demeurer avec vous. Je me souviens de ce que m'a dit ladi Stuart, quelques heures avant sa mort, je ne l'oublierai jamais: « Dennison, dit elle, pauvre Dennison, vous resterez pour avoir soin de mes enfans; vous devez les aimer... et alors elle dit tout bas quelque chose qui annonçait

à-peu-près ce qui est arrivé. Hélas ! elle ne l'a que trop prédit ! n'espérez pas, Arthur, me faire quitter la fille de ma chère maîtresse. Si vous me séparez d'elle, je n'y survivrai pas, et vous serez cause de ma mort. Je vous parlerais ainsi quand même vous seriez mon père. »

« Nous partirons tous ensemble, honnête garçon, s'écria Arthur touché de cette éloquence simple et passionnée, et aidant Charles et Caroline à le relever : « j'ai déjà repassé la chose dans mon esprit, et je vois qu'il nous convient de nous éloigner au moins pour un tems limité, d'un lieu où vous ne trouvez que des chagrins. Un jour viendra peut-être, où quelques-uns de nous pourront y revenir avec joie ; mais quoiqu'il puisse arriver, je vous assure que vous pouvez vous fier entièrement à moi pour le soin de votre conduite. Pour vous convaincre que j'ai vos intérêts à cœur, je veux que vous me promettiez de vous soumettre à ce que je vous proposerai, sans faire de questions, quelque mystérieux que je

sois

sois en apparence, et de me suivre partout où je voudrai diriger vos pas. »

Charles et sa sœur lui jurèrent une obéissance implicite. Dennison avait l'esprit plus tranquille. Arthur leur dit que leur départ serait fixé à trois jours. Le sage Arthur avait fait ses arrangemens d'avance, car il prévoyait qu'ils ne pourraient pas rester long-tems dans cette maison; et pesant la force et la faiblesse du cœur humain, il pensa que c'était une imprudence, ou plutôt une folie de mettre la vertu à une trop rude épreuve. Il avait tout à espérer de la docilité de ceux qu'il appelait ses enfans; mais à présent qu'il se voyait plus entièrement dans le secret de leur cœur, il leur dit qu'ils étaient entourés de piéges que le ciel même avait mis sous leurs pas, et dans lesquels leur sensibilité les ferait tomber: il fallait donc promptement trouver un refuge, et il s'était empressé d'en chercher un.

Mais quoique l'espace de tems entre la détermination et le départ, fût très-

court, il arriva des incidens de grande importance à chacun d'eux.

Ils étaient au moment de partir, lorsque George arriva en grande hâte, et presque hors d'haleine, ce qui était son habitude lorsqu'il faisait des commissions.

Il remit une lettre à Charles, et se retira.

Le billet contenait ce peu de mots:

Cher ami,

« Afin que vous ne soyez pas surpris, je vous apprends qu'une heure après la réception de celle-ci, vous aurez la visite amicale de

JOHN FITZORTON. »

Charles lut le billet, haut, à ses amis; et l'attente devint générale. Ils savaient en effet que celui qui l'avait écrit, ne disait rien sans dessein; il fallait qu'il eût à parler de choses importantes. Ce n'est pas qu'ils jugeassent de cela par la diligence du porteur de la lettre: car

comme c'était l'habitude du vieux Dennison, d'aller toujours d'un pas ordinaire, celle du jeune George était de porter ses messages au grand galop ; il y avait encore entre eux cette autre différence, c'est que Dennison parlait presque toujours aux autres ou à lui-même, tout le long du chemin, allant ou venant, comme on l'a déjà remarqué ; et George ne disait que les mots qui servaient à expliquer sa commission qu'il répétait en route, de crainte d'en oublier une syllabe, et s'il n'avait qu'une lettre à remettre, il se conduisait exactement comme il venait de faire en remettant le billet de John.

Ceux qui savaient sa manière d'agir, ne pouvaient donc tirer aucune conséquence de sa grande précipitation. Si on ne l'eût connu, on aurait cru qu'il y allait de la vie, car dans le fait, il était capable d'apporter un billet de bal, ou un cartel, avec la même promptitude.

Excepté Charles, personne de la maison n'avait encore vu John depuis la mort de sir Armine.

Charles attribuait en lui-même cette entrevue, en partie au retard qu'il avait mis à retourner à son régiment, et aussi pour avoir négligé l'avis du capitaine. Caroline connaissant le caractère noble et fier de John, avait de même des craintes dont elle n'osait faire part.

Tandis qu'ils se perdaient ainsi dans un labyrinthe de conjectures, l'objet qui les avait fait naître, se présenta à eux, au moment même où il s'était fait annoncer; et après avoir salué plus respectueusement qu'à son ordinaire, ce qui était une déférence qu'il rendait aux malheurs réels, il demanda à parler un moment, seul avec M. Stuart; et ils passèrent ensemble dans une autre chambre.

CHAPITRE VI.

» LIEUTENANT, dit John, je ne puis souffrir d'écrire des lettres, non pour la peine que cela donne, mais à cause de leur peu d'effet : elles multiplient les mots, et embarrassent le sens; je suis donc venu personnellement répondre au sujet de votre démission : je l'accepte. J'aurais agi comme vous à votre place. Vous avez rempli votre poste avec honneur; mais je ne vois pas comment vous auriez pu l'exercer à votre satisfaction intérieure, et c'est cependant ce sentiment qui est la récompense des actions d'un homme.»

Charles rougit.

John s'arrêta, et lui tendit la main.

« Ce serait une tyrannie d'imposer aucune espèce d'obligations au fils du méchant homme qui a contribué à nous priver d'un père. »

Charles semblait au désespoir.

« On a déjà disposé de votre lieute-

nance, continua John. Je me reproche de vous avoir parlé de sir Guise: hélas! mille vies comme la sienne, ne pourraient payer celle du respectable sir Armine; mais quittons un sujet aussi triste. »

« Qui pourra effacer la tache que l'infamie perpétue de père en fils, s'écria Charles?

« La postérité même, répliqua John, et l'exemple des enfans tels que mon ami Charles; mais je le dis à regret, sir Guise a fait tout le mal dont il était capable. »

Ici, John tira des papiers de sa poche, et pria Charles de les garder. « Ces papiers, dit-il, vous expliqueront tout. Je vous les confie pour votre satisfaction, parce que c'est pour l'un et l'autre, un acte de justice, et non d'obligation. Vous savez que, sans le vouloir, vous m'avez mis dans la confidence des chagrins les plus secrets de votre cœur: ils sont profonds, ils sont dignes de pitié; mais ils ne sont pas sans exemple. »

« Hélas non! dit Charles, il n'y en a

pas de moins amers dans le cœur de... »
Charles allait prononcer le nom de sa sœur, lorsqu'il s'arrêta. Il pensa qu'il était inutile d'apprendre à John, que Caroline était dans la même situation, puisque leur amour à tous deux était sans espoir. C'était une maxime établie dans le noble caractère de John, et qui était sa règle de conduite, de ne jamais porter un honnête homme à se trahir lui-même, comme de ne jamais souffrir qu'un coquin échappât à ses propres piéges. Dans le second cas, il aurait excité le coupable à avouer sa scélératesse par tous les moyens de terreur possibles; dans le premier, il aurait empêché toute espèce de confession. Il vit le digne Charles embarrassé, et sans le forcer à faire une pénible déclaration, ou attendre que sa curiosité fût satisfaite, il le tira de peine, en lui disant : « oui, cher ami, une personne que vous ne soupçonnez pas, et qui se trouve dans votre position, vient partager vos chagrins. »

« Qui? vous? s'écria Charles dans le plus grand étonnement. »

« Moi-même, répondit John, vous êtes au nombre de ceux qui imputent à la froideur de mon caractère, ce qui vient de sa fermeté. Imitez cette fermeté: c'est dans cette vue que je vous confie mon secret. J'ai été depuis onze ans, (peut-être le suis-je encore), aussi passionné pour Olivia, que vous l'êtes pour elle, ou que Henry l'est pour Caroline. Si je n'avais pas découvert l'attachement de miss Clare pour mon frère Henry, j'aurais adouci mes manières, j'aurais tout fait pour plaire, et je serais sans doute devenu votre rival; mais le cœur de cette aimable fille, était prévenu pour un autre; et si vous aviez été l'objet de sa tendresse, j'aurais agi comme j'ai fait, c'est-à-dire, accéléré son bonheur avec l'objet de son amour. Ceci, mon ami, n'est point l'action d'un héros, mais le simple devoir d'un galant homme. Il aurait été à souhaiter qu'Olivia eût inspiré d'une égale passion celui qu'elle aime;

aime; cependant il vaut mieux lui laisser épouser un homme d'honneur qu'elle chérit, que de la voir s'unir à l'être qui lui serait indifférent : cela arriverait si elle s'unissait à vous ou à moi. Ce qui nous reste à faire, continua John, est de tâcher d'oublier un espoir inutile, et une jalousie déplacée, et de faire nos efforts pour la servir dans l'objet de son choix. »

Charles convenait de tout ce qu'il disait, et fit un profond soupir, au mot d'indifférent : il savait très-bien que ce mot exprimait la vérité de sa position ; il avait même résolu de ne plus revoir Olivia, mais il ne pouvait entendre cette vérité, sans une sensation désagréable.

« Vous savez, continua John, que toute autre conduite aurait aggravé mes maux, et aurait mis Olivia dans la nécessité de me refuser ; dans cette occasion, son chagrin aurait été égal au mien. »

Charles sentait la justesse de cette conséquence, et n'avait rien à y répondre ; cependant il ne pouvait s'empêcher de croire l'estimable John plus

fait pour être un héros, qu'ùn amant.

« J'ai donc suivi mon plan, continua John : c'était un système sévère de renoncement à moi-même ; mais ne pensez pas que j'aie moins souffert par ce moyen. J'ai une aversion pour faire des confidences quand j'ai du chagrin, soit par orgueil ou par un motif plus louable, je n'en sais rien : il me semble qu'il vaut mieux garder ses peines au fond de son cœur, que d'attendre des consolations des autres. Ces remarques sont superflues ; car il est impossible que nous conservions plus long-tems l'espoir de posséder Olivia qui est au moment d'être la femme de mon frère. »

Entre les mots de femme, et de frère, John mit un long intervalle.

« Ah ! mon ami, s'écria-t-il, pourquoi Henry n'est-il pas sensible à ses charmes, comme vous ou moi ! Mais elle ne peut causer son malheur ! hélas ! s'il venait dans la suite à faire le sien, ce serait un coup affreux pour nous deux ! »

John tira alors son mouchoir, et fai-

sant de vains efforts pour cacher ses larmes, il dit qu'il se sentait un très-grand mal de tête.

« Excusez-moi, Charles... vous voyez que je suis toujours plus indisposé.... je ne puis plus parler.... Enfin, rappelons-nous.... n'oublions jamais.... Enfin, vous voyez clairement.... »

« Hélas ! oui, dit Charles, je vois très-clairement. »

John s'efforçait de donner à ses larmes une autre cause que sa sensibilité, et Charles pensa que son ami n'était pas plus philosophe que lui.

John prenant la main de Charles, lui dit : « rappelons-nous que nous souffrons par les mêmes motifs, que nous sommes compagnons d'armes et d'infortune ; vous voyez comme je supporte ma destinée ; mon ami, faites de même. »

Il n'avait plus la force de parler ; et ses larmes semblaient couler avec plus d'abondance par le soin qu'il mettait à les retenir ; il les attribuait à son indisposition : « non, disait-il,

honteux, je ne crains point la faiblesse de mon cœur.« Cette main là conduira Olivia à l'autel, et la remettra au pouvoir du seul homme qu'elle puisse aimer; et afin de prouver que nous l'aimons encore, et autant que nous le devons, saisissons toutes les occasions de rendre son époux aussi orgueilleux de la posséder. »

Ici il hésitait : « aussi fier, ajouta-t-il, et aussi heureux que nous aurions désiré de l'être, si l'un de nous avait eu le bonheur de lui plaire. »

Il prononça ces dernières phrases, d'un ton plus bas que les premières. Les unes étaient à l'unisson du sentiment le plus sublime de l'esprit humain; les autres avaient plus de conformité à ce qu'éprouvait son cœur.

John se remit peu à peu, et reprit le maintien d'un philosophe. Charles l'observant secoua la tête. « Je vous proteste, dit John, qu'il s'est dit plus de choses dans cette courte entrevue, et que j'y ai montré plus de faiblesse, que dans

mes onze ans de patience ; je vous ai confié mes peines, seulement pour vous faire voir que votre situation, et vos souffrances ne sont pas sans exemple. Maintenant notre malheur nous est connu réciproquement, nous pouvons recourir l'un à l'autre, pour nous aider à supporter l'évenement prochain qui demandera peut-être plus de force que nous n'en avons. »

Il s'apperçut que le cœur de Charles était plein ; ses bras lui étaient ouverts, ce dernier s'y jeta avec une ardeur que John partagea.

Ces amis alors se firent leurs adieux. John se hâta de retourner au château, assurant Charles qu'il n'avait fait son message qu'à moitié ; qu'il le reverrait, ainsi que sa sœur, pour une affaire dont il ne pouvait pas encore lui faire part. »

« Ame noble, sensible et courageuse ; dit Charles en le voyant passer, quel moment a-t-il choisi pour faire cette découverte ! Il sait combien mes chagrins sont cuisans, il sait la perte de ma for-

tune, et les angoisses de mon âme, c'est pour cela qu'il est venu séparer l'homme souffrant de l'offenseur, pour m'embrasser comme un ami infortuné, me montrer que nous éprouvons tous deux le même malheur, et m'apprendre à le supporter, non par l'exemple des vertus stoïques qui ne signifient qu'affectation ou stupidité, mais en me persuadant qu'il luttait avec des peines aussi grandes que les miennes ! »

CHAPITRE VII.

Du moment que John eut reçu la démission de Charles, il avait cherché à réparer la perte de ce jeune homme infortuné, qu'il aimait et plaignait sincèrement : il sentait que son refus était le résultat d'une âme fière et indépendante. En conversant avec Henry, il trouva que sa situation était très-déplorable. John alors, sans perdre de tems en paroles, et sans répondre à Henry, méditait comment il pourrait servir

Charles, et sa sœur non moins estimable.

Son attachement pour leurs vertus, avait toujours été aussi vrai, que la haine qu'il portait aux vices de leur père; les outrages mêmes qu'il avait reçus de l'un, n'eurent pas le pouvoir de le prévenir contre les autres. L'outrage de sir Guise, à la forêt d'Adsell, n'avait pas changé ses sentimens à leur égard, quoique la nouvelle de cet événement fût venue à sa connaissance.

Cependant aucune occasion favorable ne se présentait à son esprit. C'était un point difficile; et John non-seulement ne faisait pas confidence de ses ennuis, mais cachait ses actes de bienfaisance, toutes les fois qu'il en trouvait la possibilité : sa maxime était de ne faire part que des progrès de ses heureux succès, regardant le reste comme inutile à raconter; il prétendait que se permettre d'en parler, était un appât pour obtenir des applaudissemens qu'il

méprisait avec tout l'orgueil d'un cœur généreux.

Plusieurs jours se passèrent, avant que John pût trouver un moyen de réparer les maux qu'avaient éprouvés ses amis, quoiqu'il fût déterminé à forcer l'auteur de leur malheur à servir à ses desseins.

A la fin, le hasard amena naturellement ce qui avait coûté tant de peine à John, et avait occupé en vain son imagination.

Il est essentiel de revenir un peu sur nos pas dans cette histoire. On n'aura peut-être pas oublié que George fut le porteur du billet de John.

Ce fidèle garçon, dont le cœur était sensible, simple et bon, contribuait à la prospérité qui régnait à la maison de la forêt. Il avait cherché avec la plus extrême assiduité à gagner les affections de Jenny, et à s'en faire aimer, en la détachant de l'indigne objet qu'elle avait chéri trop longtems; ses progrès étaient lents, mais

avaient commencé à faire quelque impression : la première marque qu'elle lui en donna, fut de lui permettre de prononcer le nom du baronnet, avec une partie de l'indignation qu'il méritait.

L'âme vile et abjecte de son indigne séducteur, s'était manifestée avant et après son projet d'assassinat ; l'horrible injustice, pratiquée contre les respectables Fitzorton, et ses enfans, et sur-tout son mariage avec M.e Déborah, qui n'était point un jeu comme celui de la pauvre Jenny, mais un vrai mariage ; tous ces motifs réunis parlaient en faveur de George. Elle commença à trouver une sorte de soulagement dans sa compagnie qui avant lui était à charge ; elle souffrait ses petites attentions, et sensible à ses qualités, elle encourageait sa flamme, non qu'elle eût encore l'air de répondre à son amour.

De plus elle avait un enfant qui était le fruit de sa malheureuse passion

si mal récompensée : cette raison la liait encore au perfide séducteur, par sa sensibilité maternelle ; cependant elle était flattée de mériter la tendresse d'un homme estimable.

Un soir que George revenait de porter une lettre dont son maître Henry l'avait chargé, Jenny s'apperçut que ses yeux étaient remplis de larmes qu'il s'efforçait en vain de cacher.

« Qu'est-il arrivé, George, dit-elle d'une voix plus douce qu'elle ne lui avait encore parlé, mettant en même-tems son mouchoir sur les yeux de George? » Incapable de faire aucune réponse, il se jeta sur une chaise, et resta un moment sans parler; puis il s'exprima ainsi :

« Jenny, dit-il, je n'aime point à prononcer le nom de certaine personne ; je ne voudrais pas que vous pussiez croire que j'exagère ses torts, afin de me faire aimer de vous, mais je ne voudrais pas être coupable de ce qu'il

a fait hier, dût-on m'accorder tout l'or du monde avec vous ! »

« Hier, répéta Jenny ? »

« Mais j'en puis parler, comme d'autre chose, dit George. »

« Cet homme inhumain n'a pas plutôt amené à l'abbaye son indigne femme, qu'il a cherché dispute au lieutenant, et à miss Stuart, et les *a chassés de chez lui.* Le respectable Arthur, dont vous avez tant entendu parler, les a pris dans sa maison, où ils sont dans le plus grand désespoir : voilà le bruit qui s'est répandu dans le village. »

« Cet homme cruel, continua George, sans jamais nommer sir Guise, a même refusé de leur envoyer leurs vêtemens; et l'on a dit aussi que sans mon maître, et Dennison, ils pourraient bien manquer de pain. »

« Manquer de pain, dit Jenny ! O ciel ! quoi, n'ont-ils pas chacun les cinq cents livres sterlings de rente, que leur a laissées sir Marmaduke Stuart,

leur parent, dans les Indes occidentales ? »

« Hélas ! non, les pauvres malheureux ! ils n'ont pas cinq cents liards ; et quant à sir Marmaduke, je n'ai jamais entendu parler de lui. Je croyais que mon maître Henry allait devenir fou, en m'en parlant ; cependant, grâce au ciel, j'ai vu qu'il ne savait pas le plus affreux de l'histoire : vous devez juger que je ne lui en ai rien dit. Ce pauvre jeune homme s'est retiré dans sa chambre, afin que personne dans la famille ne s'apperçût de son trouble.... Ah ! chère Jenny, on a bien des peines qui n'ont que Dieu seul pour témoin... Et Henry est très à plaindre, quoique son sort paraisse heureux ! « George, m'a-t-il dit, fermez la porte. » J'ai obéi, et je suis revenu en tremblant, mais sans dire un mot... « George, si vous voulez m'empêcher de tremper mes mains dans le sang de sir Guise, prenez cette bourse, et donnez-la à Dennison que vous trou-

verez à la maison de la forêt, et sous peine de la vie, n'en parlez ni à Charles ni à Caroline. » Son cœur était déchiré en prononçant ces noms. — « N'en dites pas un mot à qui que ce soit, George. » Je suis allé où il m'envoyait. Par bonheur je n'ai vu que Dennison... Il avait l'air aussi chagrin que M. Henry. Il m'a dit tout bas... qu'il craignait que ses jeunes maîtres n'eussent aucune ressource. »

« Vous m'étonnez de plus en plus, dit Jenny : il est certain que Charles et Caroline doivent jouir d'un revenu de cinq cents livres chacun, à moins que le testament de sir Marmaduke ne soit pas valide, étant d'une date trop ancienne. J'ai vu le testament de mes propres yeux; mais dans les malheurs qui l'ont accablé, peut-être sir Guise a-t-il oublié cette circonstance. »

« Quelle circonstance, demanda George avec vivacité? »

« C'est le testament dont je viens de vous parler; et s'il en est ainsi, combien

je me croirais heureuse de ne pas l'avoir déchiré ou perdu, car vous saurez, cher George, qu'étant à Londres où je croyais vivre innocemment... j'eus occasion de voir une malle qui appartenait à sir Guise, et qu'un domestique de Valentin Miles avait apportée, en disant qu'elle était remplie de vieux papiers, et qu'il fallait la ranger avec soin, car elle en contenait qui pouvaient être de conséquence. Je me rappele que dans la journée, M. Dabble, le procureur, ayant terminé quelque affaire, j'observai que sir Guise jeta différens papiers dans cette malle, en me disant qu'il prendrait un moment, pour en brûler une partie; mais tout cela fut oublié, et comme le baronnet était très-pressé de sortir, il laissa la clef que je mis dans ma poche, dans l'intention de la lui remettre. Je n'y songeai plus, et me servis de cette malle pour renfermer différentes choses. Un jour que je dérangeais quelques-uns des papiers que sir Guise avait mis de côté,

pour être brûlés, je fus frappée de voir écrit sur le dos d'un de ces papiers : *Copie du testament de sir Marmaduke.* Je ne sais ce qui me porta à le lire, et quoique je ne puisse l'affirmer, j'en lus assez pour voir qu'il était en faveur des enfans du baronnet. »

« Mais vous avez gardé le papier, s'écria George ? nous pourrons recouvrer leur propriété. Il me vient une idée, Jenny, il faut que vous suiviez mes conseils. » — « J'y consens, dit-elle, si l'on n'intente rien contre sir Guise qui, j'en suis sûre, n'est point coupable en ceci. »

« Je n'ose pas en parler à M. Henry, parce que j'en sens la conséquence ; mais permettez-moi d'en faire part à son frère sir John : » c'est ainsi qu'il l'appelait depuis la mort de sir Armine.

« M. John, dit-il, a la fermeté et le courage d'un lion, et suit une entreprise avec sagesse et tranquillité. »

« Faites tout ce qui sera en votre

pouvoir, dit Jenny très-agitée, pour rétablir les droits de ces enfans outragés; cependant je crains qu'il ne soit trop tard. Empêchez seulement qu'il n'arrive aucun mal à sir Guise qui était obligé de faire ce que ses avocats jugèrent à propos; si une personne est à blâmer dans cette affaire, c'est moi seule, de n'en pas avoir parlé avant; mais j'ai cru que c'était une chose peu importante. Je me souviens d'en avoir dit un mot au baronnet qui me répondit que cette affaire était arrangée, et j'ose assurer qu'il le pensait. »

« Je souhaite que cela soit, dit George; mais je connais une personne qui en sait autant qu'aucun avocat, dans le pays; ainsi allez préparer les papiers, chère Jenny, et laissez-moi le soin du reste, mais n'en parlez à qui que ce soit... et ne craignez rien pour sir Guise. Dieu préserve qu'on lui fasse aucun mal! nous ne voulons que la justice, et ne cherchons à faire tort à personne. »

CHAPITRE VIII.

La conduite affectueuse de George, durant la découverte d'un fait dont elle devait attendre des reproches, gagna et toucha extrêmement le cœur reconnaissant de Jenny qui, en lui disant adieu, lui jeta un regard qui fut pour lui la récompense la plus précieuse; ce fut le premier moment où il osa se dire à lui-même : « Je ne lui suis pas indifférent. »

Ce qu'il venait d'apprendre, et les nouvelles sensations qui remplissaient son cœur, ne lui permirent pas de dormir, ni même de se mettre au lit. Le jour commençait à paraître, il attendait l'heure du lever de John avec la dernière impatience; enfin elle arriva; et comme John avait passé la nuit en vaines méditations sur la manière de servir Charles et Caroline, en arrachant quelque somme d'une fortune que sir Guise prodiguait, c'était

la crise la plus favorable pour la nouvelle que le digne domestique avait à communiquer. John fatigué de ses réflexions, adoptant un moment une idée, et la rejetant la minute d'après, était sorti de sa chambre au soleil levant, et se promenait dans le parc. George triomphait dans cette occasion, et demanda la permission de lui faire part d'un trait affreux de scélératesse, d'autant que c'était contre les deux personnes les plus estimables du village, même du monde... M. Charles et miss Caroline.

Un homme, qui est déjà à examiner un sujet où il s'intéresse, s'attache avec ardeur à tout ce qui s'y rapporte. Par le droit d'héritage de John, nous aurions dû ajouter le titre de sir à son nom, mais nous dirons qu'il défendit formellement à toute sa famille de lui donner ce titre qui leur rappelait, ainsi qu'à lui, la perte irréparable de sir Armine Fitzorton; et toutes les fois qu'on le joignait à son nom, il blâmait

cette marque de respect, d'un ton aussi sévère, que le font ordinairement les nouveaux nobles à ceux qui négligent de la leur donner; mais la dignité de John n'était point extérieure... Il ordonna à George de le suivre dans une allée du parc, où se passa la conversation suivante:

« Raconte-moi toutes les circonstances, dit John. »

« Oui, mais à condition qu'il n'en arrivera rien à Jenny qui a fait découvrir le complot; en effet, vous verrez qu'elle n'a point de tort, et j'ai donné ma parole, si le baronnet y avait quelque part, de ne pas le mettre en accusation, quoique assurément il méritât depuis long-tems d'être pendu. »

John baissa la tête, en signe d'approbation.

George raconta tout ce que Jenny lui avait dit touchant le testament; à la fin du récit, il lui dit : « Je suis charmé de voir que vous prenez si bien les choses; je savais que vous ne vous

emporteriez pas comme M. Henry l'aurait fait..., mais que vous prendriez vos mesures plus froidement, et avec plus de prudence, pour rendre au lieutenant et à miss Caroline, ce qui leur appartient : c'est cette raison qui m'a fait préférer de vous parler du testament. Quant à Jenny.... vous voyez qu'elle est parfaitement innocente, et sir Guise n'est peut-être pas plus coupable ; mais sans Jenny la chose aurait pu rester à jamais inconnue. »

John n'avait pas interrompu ce récit par une seule question. Ce que George avait pris pour de la tranquillité, venait de la force de son indignation. A différens passages, une extrême rougeur couvrait ses joues qui, d'un moment à l'autre, devenaient pâles comme la mort ; à la fin, reprenant ses esprits, il donna à George une marque d'amitié, qui n'était pas ordinaire : il lui prit la main... honneur qu'il n'avait jamais encore accordé à aucun domestique : quoiqu'il fût doux, et même

peu exigeant, ses bontés à leur égard, étaient toujours celles d'un maître dont il ne perdait jamais le caractère.

En revanche, Henry était enclin à se familiariser un peu trop : sans doute une telle conduite gagne l'amitié, mais diminue le respect si nécessaire à conserver. Cependant les deux extrêmes ne pouvaient gâter George, exemple rare de zèle et de soumission.

« Je vais dans ma chambre, George, dit John ; venez m'y rejoindre, lorsque vous aurez les papiers dont vous m'avez parlé. Dites à Jenny de garder le plus grand sécret sur tout ce qui concerne ce testament, car de son silence dépendra non-seulement la bonne opinion que j'aurai d'elle, mais aussi la vie de plusieurs personnes. »

« La vie, s'écria George ! le ciel nous préserve d'un malheur ! ... n'oubliez pas que j'ai donné ma parole pour celle de sir Guise. »

Il y avait dans les paroles de John, ou même dans la manière de les pro-

noncer, quelque chose de si touchant pour George, qu'il ne put rien répondre, et se retira en saluant. Aux yeux de John, c'était un grand mérite à un domestique d'obéir en silence.

Mais l'amant de Jenny ne souffrit pas que l'amour même lui fît différer d'apporter à John le paquet de papiers qu'elle lui donna, ainsi que ses recommandations à l'égard de sir Guise.

John les reçut obligeamment, et se retirant dans sa chambre, ferma sa porte à clef, et se jeta sur une chaise pour examiner ces pièces extraordinaires. Son cœur palpitait en les lisant. Lorsqu'il les eut parcourues, le domestique d'Olivia tira brusquement la sonnette pour le déjeuner.» John impatienté, s'écria qu'il ne sortirait de sa chambre que pour le dîner.» Le tems du dîner arriva ; et Henry lui-même s'aventura à donner un léger coup à la porte.

« Si vous m'interrompez, Henry, dit John, je vous proteste que je troublerai votre muse, et la ferai fuir lorsqu'elle

sera à vous inspirer d'heureuses idées. Je suis occupé pour tout le jour, peut-être pour toute la nuit; et quant au dîner, ne soyez pas en peine de moi : allez tranquillement rejoindre la compagnie. »

Henry se retira, sans insister davantage.

CHAPITRE IX.

Assurément on peut dire que ce fut la providence qui rendit le timide et soupçonneux sir Guise assez négligent pour avoir oublié des pièces qui attestaient sa fraude.... car nous devons tranquilliser le lecteur en lui disant qu'elle n'avait pas été commise complètement. Ainsi le trompeur est pris dans ses propres piéges : on voit souvent dans le monde ce qui arrive ici, c'est-à-dire, une juste distribution de peines et de récompenses.

Par le contenu de ces papiers, il paraissait que sir Marmaduke Stuart, cousin de sir Guise, avait fait un testament. Il était clair que le baronnet n'avait

fait courir le bruit qu'il était mort sans tester, que pour hériter, suivant les lois, et entrer en possession de ses propriétés qui, sans être très-considérables, suffisaient pour répondre aux différens legs du testateur. Dans le nombre était la rente de cinq cens livres à chacun des enfans de sir Guise, qui devait être payée sur fonds d'un établissement, un an après sa mort, et les intérêts devaient être accumulés jusqu'au tems où les mineurs seraient en âge d'en jouir : arrivés à cette époque, l'intérêt et le principal devaient leur être remis. Il était évident que ce testament devait être exécuté; mais les signatures en étaient déchirées, et sir Guise avait fait taire sa conscience pour jouir du fruit de sa tromperie. Malheureusement pour lui, le chargé d'affaires de sir Marmaduke, étant obligé d'aller prendre possession de quelque propriété, aux indes occidentales, où il s'établit ensuite, envoya à sir Guise un second testament dont la date annullait tous les autres : dans celui-ci Charles et Caroline

y

y étaient aussi bien traités. Cependant, avant la fin de la même année, on reçut de la Jamaïque, la nouvelle de la mort du chargé d'affaires : cet événement assurait encore le secret aux desseins de sir Guise qui, trouvant que sa fortune diminuait de jour en jour, se sentit un grand penchant à y suppléer avec celle de Marmaduke. Dans cette vue, il fit entendre à son fils et à sa fille, qu'ils avaient été oubliés.... leur disant que sir Marmaduke avait supposé que leurs rentes leur reviendraient aussi fidèlement après la mort de leur père, que si c'était spécifié dans le testament. Charles et Caroline, étant alors très-jeunes, et très-peu soupçonneux, furent satisfaits de ces raisons, les prirent pour autant de vérités, et n'en reparlèrent plus ; peut-être ils n'y pensèrent jamais depuis. Ils n'avaient pas connu sir Marmaduke qui vivait presque toujours hors de son pays, et qui ne leur avait laissé une si grande partie de sa fortune, qu'afin de ne pas la voir sortir de sa famille.

Il ne voulait point la léguer à sir Guise qu'il n'avait jamais estimé, et à qui il avait laissé seulement cinquante livres sterlings, avec ces mots remarquables :

« Je donne et légue la somme de cinquante livres sterlings à mon parent sir Guise Stuart, en signe du mépris que j'ai pour lui. »

Sir Guise ne parla point de cet affront; et à sa grande satisfaction, sa fourberie resta encore cachée, jusqu'au moment où il découvrit que dans le même tems où la copie du testament lui avait été envoyée, l'original était déposé au greffe. Cette nouvelle foudroyante arriva dans le tems de la plus grande aversion du baronnet pour sa première femme et pour Caroline, et où son amitié pour Charles commençait à diminuer : tous ces motifs l'engageaient à courir tous les hasards, plutôt que d'avouer la vérité aux personnes que cette affaire regardait. Mais il y avait encore une autre raison qui le portait à se taire. Nous allons faire une

courte digression, pour en instruire le lecteur.

La fortune de sir Guise avait été depuis quelque tems, sous la gestion de M.e Déborah, et de son amant Valentin. Le baronnet avait la fureur du jeu, et ignorait complètement leur adresse consommée ; ce qui leur donna l'occasion la plus favorable de le tromper d'une manière honorable. Un soir donc, où il fut dépouillé de tous ses diamans, depuis sa montre jusqu'à ses boucles de souliers, dans une *société d'amis*, composée de M.e Deborah, Valentin Miles, et un de leurs compagnons ordinaires, il devint furieux de sa mauvaise fortune, et en la maudissant, résolut de la rattraper, ou d'achever sa ruine, dans un seul coup. M.e Déborah avait gagné en peu d'heures, quelques milliers de louis ; Valentin Miles, presque autant ; et l'autre ami dont on a parlé plus haut, et que M.e Déborah appelait son cousin, avait fait un gain de huit mille livres ster-

lings. Sir Guise s'obstinant à jouer gros jeu pour rattraper sa fortune, perdit des sommes énormes, sans se douter qu'il fût la dupe de sa confiance envers Valentin et Déborah. En quittant la table de jeu, il se regarda comme un homme ruiné. Pour acquitter ce qu'il devait au cousin prétendu, il fut obligé d'aliéner la rente de Charles et de Caroline; et c'est cette raison qui l'engagea de cacher le testament aux yeux de ses enfans.

CHAPITRE X.

JOHN était entré au parlement où ses principes lui faisaient autant d'admirateurs, que ses talens lui en avaient acquis à son régiment: il partageait son tems entre des fonctions si importantes; et dans les intervalles, il se rendait au château, ou à la maison de l'excellent Partington. Il allait un jour chez ce dernier, suivi de George qu'il avait demandé à son frère, lorsqu'ils furent

obligés de s'arrêter un moment avant d'arriver. George s'apperçut qu'il avait perdu son manteau, et un instant après, il vit passer devant lui un homme à pied, qui en était revêtu. « Arrêtez, arrêtez, s'écria-t-il, rendez-moi mon manteau, ou parbleu je vous l'arrache, car on prend son bien où on le trouve. » Il sauta de cheval; et malgré la résistance de l'étranger, et les ordres de John, il aurait terrassé son homme, si Partington n'était arrivé au bruit. Il ne fut pas peu surpris en voyant John s'ériger en pacificateur des querelles de grands chemins; et s'étant fait expliquer l'aventure, il pria les scélérats, et les honnêtes gens, d'entrer chez lui, sans cérémonie. L'inconnu se cachant toujours dans son manteau, ne voulait pas suivre Partington; mais ce dernier l'y força en le poussant, et disant qu'il fallait obéir au maître de la maison.

Ils entrèrent dans une salle; et Partington tirant brusquement un côté

du manteau, pour connaître, disait-il, l'hôte à qui il voulait faire accueil, quelle fut la surprise générale, lorsqu'on vit David Otley, le même domestique de M. Clare, maintenant confident zélé des intrigans de l'abbaye ! Se voyant découvert par John, il perdit sa présence d'esprit ordinaire, et, comme les lâches de son espèce, il promit de trahir les intérêts de sir Guise, si on lui rendait sa liberté ; car il craignait que l'autorité de John, comme colonel et membre du parlement, ne lui permît de le faire arrêter sur-le-champ. Mais Partington demanda qu'on lui confiât un voleur saisi presque chez lui ; et l'emmenant de force dans la chambre voisine, il l'enferma après l'avoir salué et complimenté, comme il en avait l'habitude avec cette sorte de misérables. Un moment après, il le fit conduire chez un juge-de-paix ; le manteau fut restitué ; et Otley ayant été reconnu pour un homme suspect, fut sévèrement

fouillé, et mis en prison. Les papiers trouvés sur lui furent remis à Partington : c'étaient quelques lettres insignifiantes, au premier abord, mais qui devinrent très-importantes pour John. Il s'en empara, et se mit à les lire avec attention : le sujet de ces lettres se verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Ces lettres étaient au nombre de trois : la première, de Valentin à M. Dabble, traitait des papiers de sir Guise, concernant le testament, et de leur crainte qu'ils ne fussent tombés entre les mains des Atvood ; « car, disait-il, David Otley se rappelle d'avoir vu la malle que sir Guise a décrite, sur la charrete où étaient les meubles de cette famille, lorsqu'elle s'en alla chez Partington. Assurément personne n'aura pensé à ces papiers, et ils sont peut-être au rebut ; nous sommes perdus, si nous ne les retrouvons. Quelle sottise

aussi, ajoutait-il, à des hommes d'esprit, de nous être mêlés de cette affaire avec un homme tel que sir Guise!» Il parlait aussi de Caroline dont il avait toujours envie d'être l'époux.» La seconde, de sir Guise à M. Dabble, contenait le récit de ses ennuis domestiques: il se plaignait de sa femme, et de Valentin, qu'il reconnaissait pour des fripons dont il avait été la victime. Il lui recommandait la plus grande discrétion, etc. La troisième était de ladi Stuart Déborah à M. Dabble; elle se plaignait de sir Guise et de Valentin, et parlait de la nécessité de cacher le testament de Marmaduke; elle l'engageait à la servir toujours de tout son pouvoir, et lui disait de compter sur sa reconnaissance, mais aussi de redouter sa vengeance, s'il venait jamais à la trahir.

Afin de ne pas faire perdre patience au lecteur, nous dirons que John, après avoir lu ces lettres, et gémi sur la scélératesse de ceux qui étaient compromis

dans cette affaire, chargea son frère James de consulter un homme de loi, nommé Morgan, qui jouissait d'une réputation irréprochable; il fut bientôt au fait; et John muni du testament et de toutes les pièces qui servaient à confirmer leur tromperie, eut la satisfaction de voir que les rentes de Charles et de Caroline leur reviendraient, et seraient assignées de nouveau sur les biens de sir Guise, sur lesquels ses vils associés n'avaient pas encore mis d'indignes prétentions. Nous n'omettrons pas de dire qu'à la vue de M. Morgan, David Otley fit un pas en arrière, et pâlit extrêmement. On le reconduisit en prison, pour le faire juger: ce ne fut pas sans recevoir les saluts les plus profonds de Partington, qu'il sortit de chez ce dernier.

Le matin suivant, John retourna au château, et envoya secrètement l'honnête M. Morgan à la maison de la forêt, où il trouva que Charles et Caroline étaient encore les hôtes d'Arthur;

il remit la lettre de John au lieutenant.

Les instructions de John à l'avocat, avec lequel il s'était enfermé quelques instans avant son départ, étaient conçues ainsi : « comme je ne juge pas à propos de joindre à ces bonnes nouvelles, les détails de la friponnerie qui a privé si long-tems les enfans de sir Guise, de leur propriété, j'ai fait un récit abrégé de toute l'affaire. Lisez-le, et copiez-le vous-même, je vous prie, car je n'ai pas besoin de paraître là dedans ; vous avez simplement à satisfaire le frère et la sœur : ils ne feront que rentrer dans leurs droits qui sont incontestables. »

L'explication que John avait donnée, et qui faisait l'enveloppe d'une copie du testament, était à-peu-près en ces termes :

« Les rentes instituées par le testament de Marmaduke, sont incontestablement la propriété de Charles et de Caroline, et ont été retirées des mains

de personnes qui avaient abusées de la confiance qu'on avait en elles. » Mais on ne put retenir l'extrême curiosité de Charles et de sa sœur, d'en savoir davantage ; et M. Morgan voulant les satisfaire, mais cependant leur cacher une partie de la vérité, se trahit sans s'en appercevoir. Son récit franchit les bornes que John lui avait prescrites, et pensant que ce secret regardait plutôt la conscience que la loi, il répondit à leurs questions de manière à ne leur laisser rien ignorer.

Le frère et la sœur furent également affligés de ce nouvel exemple qui leur montrait un père dénaturé ; leur mémoire leur rappelait les différens subterfuges et prétextes dont il s'était servi jusqu'alors, pour couvrir le mystère du testament de Marmaduke, d'une obscurité impénétrable. L'indignation de Charles lui donnait cette honte que sent toujours un homme vertueux, à se trouver le fils d'un malhonnête homme ; et l'air aimable de Caroline exprimait la dé-

sapprobation qu'elle donnait à la bassesse de son père, mais avec le ménagement que lui inspirait la piété filiale; elle priait son frère et l'avocat de considérer l'influence fatale d'une femme, telle que la maîtresse actuelle de l'abbaye, ayant tout pouvoir sur l'esprit de leur père, et le faisant agir à son gré; et enfin, lorsqu'elle eut épuisé tout ce qui pouvait un peu excuser une action aussi infâme, elle versa des larmes sur ces nouvelles preuves de l'immoralité de son père.

M. Morgan, dans son discours, laissa entendre que si la découverte de cette tromperie avait été faite par d'autres que par John Fitzorton, la vie de sir Guise aurait été en danger, et le serait peut-être encore, si son fils ou sa fille faisaient des poursuites.

« Des poursuites, s'écria Caroline! Je répondrai pour mon frère, que nous renonçons à nos rentes, plutôt que d'exposer ses jours, et qu'elles sont à son entière disposition: pourrions-nous sup-

porter l'idée d'avoir contribué à sa perte dans quelque circonstance que ce fût ! O monsieur, ajouta-t-elle, par les larmes généreuses que vous voyez répandre à mon frère, je vous conjure de nous garantir de la possibilité d'un crime que toutes les richesses de la terre ne pourraient rendre légitime, et que le ciel devrait punir par la misère la plus profonde ! »

Les larmes de Charles venaient plutôt de son admiration pour sa sœur, que de sa pitié pour un père dénaturé. L'avocat tâcha de calmer Caroline, au sujet de ce qui lui était échappé ; et sa commission étant remplie, il finit en exprimant un regret sincère de n'avoir pu s'empêcher de sacrifier ses instructions à ses sentimens, en disant plus de choses qu'il n'aurait dû ; alors il prit congé d'eux, et fit mille souhaits en leur faveur.

CHAPITRE XII.

MONSIEUR Morgan avait à peine fermé la porte, que Charles ouvrit le paquet de lettres dont l'enveloppe contenait ce qui suit :

« La cession ci-incluse prouve le droit de Charles et de Caroline, à la somme de mille livres par an, pour être partagée également entre eux, par le testament de sir Marmaduke. »

Le lieutenant alors appela Arthur, son indien, et Dennison, qui s'étaient retirés à l'arrivée de l'avocat; il leur fit part de tout ce qui s'était passé; ils furent tous ravis, et restèrent muets d'étonnement. Le pieux Arthur rendait grâces au ciel, et Charles et Caroline, au même instant, tombèrent involontairement aux genoux de leur guide paternel, qui leur avait donné des consolations dans leur misère, et qui d'un mal avait fait ainsi résulter un bien.

« Oui, s'écria Arthur en les embrassant tous deux, oui, mes enfans, le ciel récompense la vertu souffrante ! » La joie inexprimable de la vieillesse, et celle de la jeunesse innocente, étaient peintes dans le maintien de Dennison et du petit indien ; le dernier disait avec vivacité : « moi espère qu'il m'est permis d'appeler dieu mon père, quoique je sois un noir. »

Arthur demanda à lire les papiers ; ce qu'il fit à haute voix.

« Voyez, dit Charles, la vertu persévérante du cœur noble de John Fitzorton, et la conduite de sir Guise !... » « Voyez, interrompit Arthur, l'ouvrage de la providence !... » — « Ne croyez pas, dit Dennison, que M. Henry ait l'âme moins généreuse : il est en mon pouvoir de vous convaincre qu'il est digne d'avoir un frère tel que sir John. » Dennison s'animait en parlant, et tira alors de sa poche, une lettre soigneusement pliée dans différens papiers, que Henry avait envoyée par

George. « Vous devez savoir, continua Dennison, s'adressant à Arthur, que cette lettre est la même que M. Henry m'envoya; je n'en pus lire que deux ou trois lignes ça et là, car ma joie et mes pleurs m'ôtèrent la force de continuer. Je la reçus précisément dans le même tems où mes jeunes maîtres venaient de refuser d'accepter mes petites épargnes, et dieu sait si je les leur offrais de bon cœur! je réfléchissais au moyen de remplir les vues de M. Henry, et d'apporter quelque soulagement à votre situation, sans que vous pussiez vous en douter, et cependant j'aurais souhaité que cela eût pu se savoir; car, disais-je, tout bienfait mérite récompense, mais je suis l'homme le plus mal-adroit pour faire un conte. Après avoir pensé à mille choses, je crus avoir trouvé un mensonge qui pourrait me servir, lorsque les bonnes nouvelles de sir John arrivèrent, comme pour m'empêcher de le dire. »

« Honnête

« Honnête Dennison, s'écria Arthur en s'essuyant les yeux, si tu avais fait ce mensonge, je n'aurais pas eu le courage de te blâmer, quoique je mette la vérité au nombre des choses divines ! »

Charles et Caroline étaient dans l'attente, et semblaient indécis de savoir si la lettre serait lue, ou supprimée. Ce débat ne dura qu'un moment, car Arthur, dont l'âme appréciait les actes de générosité, se prépara à lire la lettre, sans s'appercevoir de l'anxiété qui déchirait le cœur de Caroline. Il lut ce qui suit à haute voix :

A M. Dennison.

« Si la mémoire de ladi Stuart vous est chère, et si le sort de ses malheureux et vertueux enfans vous intéresse, je vous charge, cher Dennison, de disposer de la lettre ci-jointe en faveur de mon ami Charles, et de son aimable sœur : mon esprit troublé et en

désordre ne me fournit aucun moyen de le leur faire accepter. Au nom de l'attachement que vous leur portez à tous, trouvez-en un vous-même : ce n'est qu'un secours momentané ; et lorsque mon âme, cessant d'être agitée, me rendra à la raison, je chercherai un moyen de leur en procurer de permanens, sans que personne, autre que vous, en soit instruit, vous, mon estimable ami, dont la probité et la fidélité à garder un secret me sont connues.... »

« Je vous demande pardon de vous interrompre, dit Dennison avec une grande émotion, mais je crains de m'être trompé ; je voulais donner un exemple de la bonté de M. Henry, mais je n'ai jamais vu ce que vous lisiez maintenant, et où je parais avoir trahi mon maître ! Il voulut arracher le papier, mais Arthur le garda, et continua de lire en élevant la voix. Charles et Caroline ne pouvaient parler, osaient à peine écouter, et ce-

pendant semblaient craindre d'interrompre.

Dennison fit encore de vains efforts pour ravoir la lettre. Arthur continua : « soyez certain que la somme que je vous envoye est ma propriété ; je n'ai pas même le mérite de faire un sacrifice pour ceux à qui je donnerais plus que ma vie. »

Ah j'en suis assurée, dit Caroline en soupirant ; mon cœur en est persuadé ! — « Pour vous tranquilliser à ce sujet, cher Dennison, sachez que le billet que voici, est au nombre des présens de ma mère ; il n'y a déjà que trop de signes qui marqueront le jour qui doit me rendre à jamais malheureux. Les présens de noces qui m'anonçaient l'instant le plus fatal à mon bonheur, vont être pour moi une consolation, s'ils peuvent être utiles à l'objet de ma tendresse. » — « Juste ciel ! s'écrièrent Charles et Caroline, comme frappés du même sentiment,

et cherchant à se soulager par la même exclamation.

« Mais, continua Arthur, (ses pleurs coulaient sur le papier,) cher Dennison, renferme ce secret dans ton cœur. »

« Quoi, il dit cela, s'écria Dennison? O combien je suis coupable d'avoir oublié ainsi ce qu'il avait écrit! mais je n'avais pu achever la lettre : n'en lisez pas davantage, je vous prie. » Arthur s'obstina à continuer.

« Renferme ce secret dans ton sein : ah! Dennison, je croyais que rien au monde ne pourrait me rendre mon mariage plus redoutable... »

« Si vous avez un peu de pitié, Arthur, n'en lisez pas davantage, dit Charles. Arthur continua : ou me rendre la perte de Caroline plus sensible et plus désespérante. »

« O par pitié, par pitié, » s'écria la tremblante Caroline! A la prière de Charles, de sa sœur et de Dennison, Arthur consentit à ne pas achever,

et pardonna à l'honnête vieillard sa trahison apparente envers son maître.

Cependant on eut de la peine à le mettre en paix avec lui-même ; et en repliant la lettre, il versait des larmes....

CHAPITRE XIII.

MALGRÉ la discrétion qu'on tâcha de mettre dans l'affaire du testament, elle ne vint pas moins à la connaissance des habitans du château. Les domestiques furent les premiers à en être informés, et bientôt l'on ne parla que de la tromperie de sir Guise ; on savait que John avait servi Charles et sa sœur dans cette circonstance, et lorsqu'il rentra dans la chambre, on l'accabla de questions qui se contrariaient les unes et les autres. S'appercevant alors que le secret était inutile, puisque l'événement avait été divulgué, il raconta comment les faits s'étaient passés, et dit que les droits des

enfans de sir Guise seraient reconnus, et que Jenny et George étaient les auteurs de l'indépendance de Charles et de sa sœur.

L'émotion que produisirent ces nouvelles extraordinaires, ne fut pas moins vive que celle qu'elle avait excitée à la maison de la forêt : ils étaient tous transportés. Olivia sautait de joie dans la chambre, disant tout bas à Henry, que c'était le seul événement au monde, qui pût apporter des consolations à ses malheureux amis ; « mais, ajouta-t-elle, cela ne m'empêchera point de songer à mon projet, au contraire nous aurons plus de loisir pour le mûrir, et nous aurons en même-tems la satisfaction de savoir que nos amis ne sont pas dans la peine... cela ne sera-t-il pas charmant, mon Henry ? »

Henry ne semblait pas moins agité : il était intérieurement si pénétré, qu'il se tourna du côté de John pour chercher quelque soulagement, et en même-tems cacher son trouble. John com-

prit ses motifs, et lui tendit les bras, pour l'empêcher de se trahir aux yeux d'Olivia. Ladi Fitzorton et M. Clare ne prenaient pas moins d'intérêt au changement qui avait lieu dans la fortune de Charles et de Caroline; mais le contentement de George et de Jenny était peut-être le plus vivement exprimé; au premier, il causa des larmes de tendresse et de joie; et à la dernière, une indisposition, qui, non-seulement lui fit garder la chambre, mais la priva presque de ses sens pendant plusieurs heures. Cependant cette aimable fille se rétablit par degrés; mais par intervalle, une sorte de mélancolie remplissait son cœur, abattait ses esprits, et la mettait dans cet état où l'innocence vengée tombe plus aisément que le crime reconnu.

Il est tems de retourner auprès de Charles et de Caroline. Malgré l'heureux changement que cette nouvelle apportait à leur situation, ils avaient toujours le projet de quitter un lieu où

ils avaient perdu ce que l'acquisition de la plus grande fortune n'aurait pu racheter : tout servait à rappeler à Charles et à sa sœur leur bonheur passé qu'ils auraient dû oublier pour leur tranquillité. L'abbaye était également funeste à leur repos, car la bonté et la considération des uns étaient aussi pénibles à supporter, que la bassesse et la cruauté des autres. Ils eurent une conversation avec Arthur et Dennison ; Caroline insista sur la nécessité de faire ses adieux à la maison de la forêt : « Nous avons à présent, dit-elle, les moyens de partir ; je ne sais pourquoi nous ne commencerions pas notre voyage, ce soir, du côté de la capitale où nous serons à l'abri des maux sans nombre, qui peuvent nous surprendre ici ; au moins nous gagnerons du tems pour délibérer sur le choix de notre séjour. »

Après un moment de conversation, on fut d'accord de fixer le départ à minuit ; il n'était pas encore midi.

Cet

Cet intervalle se passa à différens préparatifs ; Arthur montra autant d'activité et de zèle, que Charles et sa sœur. Dennison et le jeune Indien n'étaient pas moins occupés, car sans qu'on les engageât directement à partir, ils avaient résolu de ne pas rester.

CHAPITRE XIV.

Cependant leur séparation d'un lieu si intéressant, et avec la triste idée de n'y revenir peut-être jamais, ne mettait pas leur courage à une légère épreuve. La mémoire de divers chagrins et contrariétés, était comme attachée au séjour qu'ils allaient quitter ; mais les motifs qui le leur faisaient chérir, n'étaient pas moins puissans.

Les tours, les croisées, les plantes et les arbres étaient précieux à leur souvenir ; et le moment du départ n'était pas celui du ressentiment, dans des âmes telles que celles de Charles et de Caroline ; la pensée seule que nous

voyons, pour la dernière fois, le pays où nous avons passé notre enfance, anéantit tout ce qui a pu nous y paraître désagréable, et ne rappele à notre mémoire que les instans de notre bonheur. Nous regardons avec intérêt le plus petit arbrisseau, la fleur la plus simple; nos soupirs se mêlent à nos adieux, et nous devons plaindre sincèrement l'être orgueilleux ou insensible, qui peut prononcer froidement les mots touchans d'éternel adieu à l'herbe qui croît sur ses murs, ou au lierre qui grimpe sur sa chaumière.

On laissa à Dennison, le soin de faire les malles; et Charles et Caroline passèrent le tems qui leur restait, d'une manière bien différente: ils coururent tout le jour dans les labyrinthes de la forêt, et s'arrêtèrent sous tous les ombrages qui avaient été consacrés par l'amitié ou par l'amour. Le soir, ils se hasardèrent en tremblant, à tourner leurs pas du côté des châteaux de Fitzorton et de Clare; leurs yeux étaient

attachés sur deux croisées des chambres d'Olivia et de Henry ; les rayons de la lune y donnaient directement ; sa clarté qui rendait la nuit très-belle, avait engagé Olivia à ouvrir sa fenêtre, pour jouir de la fraîcheur. « O ciel ! dit Charles en soupirant, je vois Olivia ! Caroline très-agitée entraînait son frère. « Adieu pour toujours, disait-il tout bas, en portant les yeux de son côté, tandis qu'il suivait sa sœur! » « Paix ! cher frère, dit Caroline en doublant le pas. Mais le calme du soir les trahit : le chien de la maison avertit que quelqu'un approchait. Pour éviter d'être découverts, Charles et Caroline coururent dans la grande avenue dont il a été souvent question dans cette histoire.

Ils étaient presque hors de danger, et allaient se trouver dans une allée qui les conduisait chez eux, lorsqu'ils apperçurent un homme, à cent pas de là, traversant le sentier avec précipitation ; il était suivi d'un petit chien.

Ils ne doutèrent point que ce ne fût Henry : quel autre que lui pouvait se promener, à ces heures, au château ? C'était en effet Henry que la beauté de la soirée, et les peines de son cœur, avaient engagé à se promener dans l'avenue ; depuis que la lune était levée, il avait resté assis sous le platane, en se parlant à lui-même.

Charles et Caroline entendirent une voix, et insensiblement s'arrêtèrent pour écouter : c'était Henry qui remerciait le ciel d'avoir délivré ses amis de la pauvreté, et de la dépendance, malheur plus grand encore ! Il lui demandait aussi de rendre la tranquillité à Caroline : « Je consens, disait-il, à être privé de repos le reste de ma vie, pourvu qu'elle en jouisse. Il portait souvent ses yeux sur le nom de Caroline, entrelacé avec le sien sur l'écorce du platane. Je ne trahis point mes sermens à Olivia par ces marques innocentes de tendresse pour celle dont je suis, hélas ! aussi séparé que si elle

était dans le tombeau. Je vais consacrer ma vie à faire le bonheur d'Olivia : je le dois ; mais toi, cher objet de mon amour, mon cœur ne cessera d'être à toi ! » Henry entendit marcher, et fit un pas en arrière.

Caroline et Charles coururent dans la forêt, suivis de Fitz, n'osant pas en entendre davantage, ni se retourner. Henry les suivit; mais au moment où il arrivait à l'endroit où il avait cru les voir tourner dans le bois, il vit, à peu de distance, venir quelqu'un du côté du château.

Il dirigea ses pas incertains vers cette personne qui se trouva être Olivia.

« Je vous assure, dit-elle, mon cher Henry, que je serai jalouse des astres que vous contemplez, si vous préferez souvent leur compagnie à la mienne, et sur-tout si vous avez des rendez-vous secrets avec eux. Mais, dites-moi, avez-vous jamais entendu les chiens faire tant de bruit ? Je crois

qu'il a passé des étrangers, et qu'ils venaient à mauvais dessein; il me semble même que j'ai vu quelqu'un, et entendu des voix de ma fenêtre, il y a un moment. N'avez-vous rencontré personne, Henry? » — « Oui, répondit-il, j'en ai vu deux qui ont couru dans le bois..... » « Ce sont assurément des voleurs, répondit Olivia; mais où est donc votre petit ami Fitz? » « Il a suivi ces deux personnes, répliqua Henry en hésitant: il pensa alors quels pouvaient être les fugitifs. Olivia et lui appelèrent plusieurs fois Fitz. « Deux personnes, dites-vous, s'écria Olivia..? Je gage que c'est Caroline et Charles! Ils aiment peut-être aussi les astres; cela est certain: Fitz ne vous aurait abandonné pour aucun autre. Quel dommage que vous ne les ayez pas rencontrés! peut-être n'est-il pas trop tard pour les atteindre... Essayons: ce serait la meilleure occasion du monde, pour leur faire compliment du chan-

gement arrivé dans leur fortune. »
Quoique le cœur de Henry l'invitait à suivre cette idée, il y résista. « Non, ma chère Olivia, dit-il en l'arrêtant avec douceur, vous êtes venue ici sans rien qui puisse vous garantir du serein; si c'étaient les habitans de la maison de la forêt, nous pouvons être assurés par leur fuite précipitée, qu'ils ne veulent pas être surpris. Quant au compliment à leur faire, ajouta Henry, leur joie est empoisonnée, en pensant que leur fortune leur rappele le crime de celui à qui elle a été ravie. »

Satisfaite de ce raisonnement, car c'était Henry qui parlait, Olivia s'y soumit; par ce moyen, Charles et sa sœur, qui avaient éprouvé des embarras dans leur promenade, arrivèrent cependant chez eux sans avoir été inquiétés : ils avaient avec eux le fidèle Fitz. Henry et Olivia se séparèrent, et rentrèrent chez eux.

Cette aventure avait jeté Caroline dans un grand trouble; elle aurait pu

en tirer des consolations, mais elle ne se permit pas de s'y arrêter : elle avait encore beaucoup de choses à faire, et qui ne pouvaient s'exécuter que par elle-même.

Il est nécessaire d'avertir qu'avant ce qui venait de se passer, elle avait mis le comble au bonheur de Dennison, en lui empruntant cinquante guinées, sur le petit trésor qu'il lui avait offert. Caroline ne les empruntait, que parce qu'elle était assurée de les lui rendre bientôt, et avec intérêt.

CHAPITRE XV.

On sera peut-être curieux de savoir l'emploi que Caroline voulait faire de cet argent. Nous avons déjà dit que ladi Stuart, en mourant, avait chargé sa fille du soin des familles malheureuses de sa paroisse ; l'aimable Caroline, fidelle aux recommandations de cette mère chérie, allait visiter le pauvre, et l'aidait à supporter sa misère, par ses secours et ses consola-

tions ; elle était adorée de tous ceux qui l'entouraient. Son intention fut donc de distribuer cette petite somme entre les familles qu'elle savait être les plus indigentes. Elle prévoyait qu'elle ne les reverrait peut-être jamais : cette idée lui faisait regretter de ne pas avoir à leur offrir une plus forte somme. Elle alla dans le voisinage porter à chacun ce qui lui était destiné, et fut reçue comme un ange consolateur : tous s'empressèrent autour d'elle. En leur parlant de son départ, elle ne leur dit pas qu'il fût si prompt. « Je viens vous faire mes adieux, dit-elle, et je viens vous assurer que, présente ou absente, je ne vous oublierai jamais. » Elle eut beaucoup de peine à les empêcher de l'accompagner ; ils la plaignirent, et ne cessèrent de parler de la différence qu'il y avait entre sa mère, et la nouvelle ladi Stuart.

Ces bonnes gens versaient des larmes de reconnaissance, en disant adieu à Caroline.

Elle avait un autre devoir à remplir encore plus touchant, c'était de faire ses derniers adieux à la tombe de sa mère ; elle avait pris la clef de la maison, confiant seulement à Dennison le secret de ses intentions, pour ne pas alarmer ses amis dans le cas où elle serait retenue plus long-tems qu'elle ne comptait.

L'horloge du château et celle de l'abbaye sonnèrent onze heures, comme Caroline entrait dans la chapelle. La lune jetait une clarté sur les vitres des fenêtres antiques, peintes de différentes couleurs. Elle marcha lentement vers la voûte, ouvrit la grille de fer ; et s'approchant de la tombe de sa mère, elle se jeta à genoux, et resta long-tems absorbée ; après elle s'écria : « Ombre à jamais adorée, ta fille vient te dire adieu, peut-être pour la dernière fois ! Ah ! si c'était la volonté du ciel de me joindre à toi, avec quel empressement je quitterais ce monde, pour jouir dans ton sein de ce repos

que je ne puis goûter ! Ton image est sans cesse dans mon cœur : elle y a un monument éternel ! oh ! adieu, adieu ! »

Caroline resta un moment à genoux ; ensuite se releva, et se penchant sur la tombe, la baisa tendrement. Elle fut interrompue dans ce devoir pieux par un profond soupir d'une personne près d'elle. En se retournant, elle entendit les mots de « Chère sœur ! » prononcés par Charles qui était venu la chercher : il avait partagé ses tendres émotions, mais en silence ; à la fin, il n'avait pu retenir ses soupirs. Il soutint Caroline, et la conduisit hors de la voûte. Il trouva, à la porte de la chapelle, Dennison qui s'était échappé, croyant n'avoir été vu de personne ; mais il avait été observé et suivi non-seulement de Charles, mais d'Arthur et de l'Indien qui étaient jaloux de donner à Caroline des marques de leur attention et de leur zèle.

Ils approchaient alors de l'heure du

départ. Arthur voulait différer le voyage, par égard pour Caroline. « Vous devez être fatiguée, lui dit-il, par les diverses émotions que vous venez d'éprouver : vos esprits ont besoin de repos. Remettons notre pélerinage à quelques jours. »

Il s'était passé plusieurs événemens au château de Fitzorton, et le mariage de Henry avec Olivia avait été retardé par la mort de M. Clare. Tandis que les deux familles pleuraient ce père respectable, la perte de ladi Fitzorton vint combler la mesure de leur malheur. La conduite affectueuse et tendre de Henry auprès de la mourante Olivia, à l'occasion du premier malheur, égalait presque celle qu'elle eut à son égard, pour lui adoucir ce dernier qui le touchait plus sensiblement ; et sans doute, ces pertes funestes dans la maison paternelle, affaiblissaient le sentiment des chagrins moins récens. Les derniers mots que prononça la meilleure des mères, furent pour rappeler

à Henry, que son serment fait à sir Armine, n'était pas encore rempli. Le dernier mouvement que fit M. Clare, fut de joindre les mains de sa fille à celles de Henry; et, comme si cet honnête homme n'avait vécu encore que pour cela, il expira au moment où il les avait unis ainsi.

Après d'aussi grandes pertes, le château ne présentant que des objets de regret : Henry et Olivia jugèrent à propos de quitter ce pays; ensuite de ce projet, ils écrivirent à Partington, qui, touché de leurs malheurs, vint les voir, et les emmena chez lui, où ils passèrent le tems du deuil. Ce digne homme semblait pour la première fois mettre de côté toute la brutalité de ses manières, afin de les distraire, de concert avec les Alvood. George et Jenny n'étaient pas moins empressés de chasser les chagrins qu'ils partageaient si sincèrement. Cette dernière ne pouvait point se remettre, depuis les ennuis qu'elle avait éprouvés, à

l'occasion des rentes des jeunes Stuart; son sommeil était troublé, elle faisait de profonds soupirs, et avait des craintes, sans savoir se les expliquer: même la tendresse de George ne pouvait entièrement dissiper sa mélancolie.

La famille des Fitzorton, privée ainsi de ses chefs, était comme un arbre coupé par ses racines, dont les branches languissent; cependant ces dignes enfans d'un père et d'une mère si respectables, n'avaient jamais été plus nécessaires les uns aux autres. Si l'adversité affectait leurs cœurs, elle fortifiait aussi leurs âmes, ou plutôt elle les excitait au courage et à la patience.

Ils s'assemblèrent un jour, à l'invitation de John, pour conférer sur un sujet important. « Mes frères, dit-il, il est tems que nous sortions de notre abattement, pour reprendre nos occupations ordinaires: de mon côté, je suivrai encore le chemin de la gloire:

retiré de la politique avec dégoût, et appréciant la confiance publique à sa juste valeur, je veux encore tenter la fortune dans les armes. Vous, continuez, cher James, à bien remplir votre emploi; avec l'air de la tranquillité, vous avez déjà surpassé votre frère aîné. Je n'ai pas besoin, cher Henry, de vous rappeler des devoirs qui réclament tous vos soins, je veux dire l'église et l'hymen. Il est trop tard à présent pour vous dédire... Encore quelques jours, et vous allez être le plus heureux des trois. »

John prononça ces derniers mots avec force, mais en soupirant. Henry répondit dans le même langage. John allait se préparer à partir, et devait prendre congé le lendemain : il prévoyait que ce serait peut-être un éternel adieu; et courageux, comme il l'était dans les chagrins, quoique habile à les cacher, la fermeté de son âme allait être mise à la plus rude épreuve. Il pressait alternativement Henry et

James contre son cœur; et se rendant auprès d'Olivia, « aimable miss, dit-il, adieu! lorsque nous nous reverrons, il me sera permis, sans doute, de vous donner un titre plus doux. » Elle lui prit la main, comme si elle craignait qu'il continuât: l'idée que ses paroles avaient excitée, la troubla, et la fit rougir, mais elle se remit bientôt, et lui dit en lui serrant la main plus tendrement: « mais vous tremblez... Vous êtes mal à votre aise... Vous êtes fâché de nous quitter? ne vous en allez pas, cher ami! voyez votre Henry, votre James, votre Olivia... Ne pouvons-nous rien sur votre cœur? ne serons-nous pas plus heureux tous ensemble? au moins vous resterez jusqu'au moment où.... »

Il craignait d'en entendre davantage; mais voyant entrer Henry, il lui dit: « Olivia m'a tenu prisonnier; mais vous, mon frère, vous êtes son captif, je vous remets à sa garde. Je suis destiné, vous le savez, à être un conquérant;

conquérant ; ainsi, chère sœur, traitez votre esclave comme il le mérite. »

John défendit à ses frères de le suivre ; il sortit pour cacher son trouble, et gagna la grande salle.

« Ah ! heureux frère, dit-il en voyant James, vous ne connaissez pas ces émotions de l'âme ! » — « Quelles émotions, demanda James avec vivacité et d'un air affectueux ? — j'entends, répondit John surpris, lorsque nous nous séparons de nos parens, de nos amis, de.... — Hélas ! reprit James, à présent je conçois aisément les regrets de Henry, puisqu'ils sont presque au-dessus de la force de l'intrépide John qui a tant d'empire sur lui-même. — Cet éloge est au-dessus des faibles mortels, dit ce dernier. — Il est vrai, mon frère, répondit James dont les yeux étaient mouillés de larmes, peu de nous le méritent ; mais John craint de s'attendrir, Henry au contraire en cherche l'occasion ; à l'un c'est une consolation, l'autre fuit

ce secours, et lorsque le chagrin lui arrache des pleurs, il est fâché d'en répandre. Si j'ai souhaité quelquefois que mes frères eussent mon caractère simple et naturel, ce n'était pas pour les priver de qualités plus brillantes, mais plutôt parce que cela les aurait rendus plus généralement heureux, et je me suis plaint de ce que mon amitié fraternelle regardait comme un injuste partage. Il est vrai que la nature m'a peut-être refusé de m'élever aux conceptions hardies de mon Henry, et qu'il ne m'appartient pas de courir la carrière de la gloire, et de surmonter les difficultés dans les sciences, comme mon frère John, mais ils n'ont jamais éprouvé de chagrin, que mon cœur ne l'ait vivement senti et partagé; et si la modération de mon caractère, que vous avez ridiculisée et enviée quelquefois, me fait supporter une séparation, dans un tems où la mort de nos parens nous rend notre société plus nécessaire, c'est uniquement par-

ce que je crois qu'une vie plus agitée vous sera favorable, et servira à vous consoler. »

John embrassa James affectueusement : il était au moment de parler, et semblait avoir envie de confier un secret important ; ensuite revenant à lui, il pressa son frère contre son cœur, et entendant la voix d'Olivia prononcer son nom, il se hâta d'entrer dans la voiture qui attendait, depuis quelque tems, à la porte. En passant à Londres, il fit des arrangemens qui touchaient de près à son cœur, et peu de tems après, reprit la carrière militaire dans laquelle les circonstances orageuses lui fournissaient de grands moyens de se distinguer.

CHAPITRE XVI.

HENRY sollicité ainsi, de tous côtés, par la reconnaissance, l'estime et les promesses qu'il avait faites à ses parens, pensa qu'il était impossible de retarder le jour terrible de son esclavage. A tous ces motifs se joignait la considération qu'il devait à Olivia : de tout tems, elle lui avait consacré sa vie ; dévenue orpheline, elle n'avait plus que lui pour protecteur. A la fin, il se décida à accomplir son sacrifice : il entra chez elle, et se jetant à ses pieds, il la supplia d'acquitter sa promesse.

Il est inutile de parler des détails minutieux des préparatifs du mariage, il suffira de dire que James, M. Partington, les Atvood, et George partirent avec les futurs époux, pour se rendre à Adsell Hall où, conformément à la clause spécifiée dans le testament, Olivia Clare, la personne la

plus accomplie de son sexe, devint l'épouse de Henry Fitzorton qui n'avait pas moins de titres pour être distingué parmi les jeunes gens de son âge.

Du moment où Henry unit sa destinée à Olivia, il ne s'occupa que de son bonheur : il se représentait sans cesse ses vertus et ses grâces, pour ôter toute autre idée de son cœur. Quant à Olivia, l'entière confiance qu'elle avait dans la fidélité de son époux, et l'assurance parfaite de son amour pour elle, lui faisaient réaliser toutes ses espérances : aucune idée du contraire n'était entrée dans son âme, tant John avait mis de discrétion dans sa conduite. Lorsque l'image de Caroline se présentait à l'esprit de Henry, il faisait ses efforts pour l'éloigner, et songeait à Olivia : il avait recours à elle, comme à celle qui devait le protéger contre la séduction de son propre cœur. Il prit même le portrait de Caroline, qu'il avait toujours sur lui, et

l'enveloppant dans plusieurs papiers, le mit dans une boîte où il décida de le laisser sans le regarder, et s'il était possible, sans y songer; il s'accusait souvent de manquer d'attention pour Olivia : ces reproches déchiraient le cœur de cette femme sensible, et des larmes de tendresse témoignaient sa satisfaction.

Ce fut ainsi qu'il passa la première année, à la fin de laquelle Olivia le rendit père d'une fille. « Quel sera donc son nom, dit cet aimable mère, en tenant son enfant dans ses bras? » ce sera le vôtre, chère Olivia, reprit Henry sans hésiter. » — Non, répondit-elle après une pause, je suis assurée que, si Caroline avait été près de nous, elle aurait voulu donner son nom à notre cher enfant : je suis résolue de suivre cette idée, comme si nous avions consulté cette chère amie, ou comme si elle était présente. Jenny Atvood la tiendra par procuration, et j'espère encore qu'un jour viendra, où

Caroline confirmera ce que j'ai fait, en nommant ma fille sa filleule. Nous l'appelerons donc Caroline ; mon cher Henry ne me refusera pas cette grâce. »

Elle paraissait en effet légère en elle-même, mais elle faisait naître mille souvenirs qu'il fallait oublier. Henry rougit extrêmement ; et si, dans ce même instant, Olivia ne l'avait pas prié de tirer le rideau de son lit, du côté où le jour était trop fort, son embarras l'aurait découvert inévitablement. De cette manière, il fut à l'abri de son observation, et gagnant ainsi du tems pour se remettre, il répondit d'un ton assez composé, à Olivia qui le sollicitait encore pour le même objet : « accordons-nous, et donnons à notre fille le nom de sa mère et de son amie. » Il prit le silence d'Olivia pour un consentement ; et chacun caressant tendrement l'objet qui avait amené leur conversation, ce point fut décidé. Tous les soins de Henry tendaient à faire le bonheur d'Olivia, comme nous l'avons

dit, et il tâchait de se persuader qu'il était heureux. Il avait réussi dans le premier désir, car Olivia jouissait d'une félicité parfaite, et elle ne croyait pas que celle de Henry fût moins grande que la sienne. Cette considération était en elle-même un puissant motif pour engager Henry à la maintenir dans cette persuasion : quelquefois il s'en pénétra si bien lui-même, que partageant ses affections entre son aimable femme et son enfant, il remplissait ses intervalles de loisir, des occupations qui, en lui exerçant l'esprit, donnaient de l'énergie à son caractère ; de sorte qu'il ne se donnait pas le tems de s'occuper du sujet qui seul pouvait anéantir son courage. Il s'adonna donc plus que jamais à la littérature qu'il avait négligée depuis ses ennuis, et chercha de nouvelles sources de consolation dans sa bienfaisance, en visitant les chaumières des pauvres de ses environs, et consacrant une partie de son revenu à les soulager.

La

La petite Caroline embellissait tous les jours, et Olivia paraissait encore avoir acquis de nouveaux charmes : la fraîcheur de la santé ajoutait de l'éclat à son teint, et le bonheur dont elle jouissait, augmentait les agrémens de sa personne.

Ce fut à-peu-près dans ce tems, que revenant un jour de la promenade, elle s'adressa ainsi à son mari : « J'ai toujours entendu dire, cher Henry, que l'habitude d'anticiper sur un avenir, même fort éloigné, affaiblit le bonheur qu'on se promet : l'idée que nous serons un jour parfaitement heureux, émousse ce sentiment, et lorsque ce moment arrive, il n'a plus de charmes pour nous ; ainsi, de cette manière, notre imagination tue nos plus douces jouissances. Y a-t-il quelque vérité dans cela, cher Henry ? pour moi, je trouve au contraire que le bonheur que je m'étais promis en m'unissant avec vous, est au-dessus de mes espérances, et tout dans la nature

paraît s'être embelli à mes yeux, depuis que j'ai partagé ma destinée avec mon cher Henry. »

Henry la serra contre son cœur, mêla ses larmes aux siennes, et lui dit tout ce que la tendresse put lui inspirer. Quelques fussent ses chagrins particuliers, il ne songeait qu'aux moyens de maintenir sa femme dans son heureuse illusion. Dans cette vue, il éloignait ce qui aurait pu troubler sa félicité; et voulant faire le plus grand sacrifice qu'il dût au nom d'époux, il se saisit un soir de la boîte contenant sa correspondance avec Caroline: ces lettres avaient été écrites dans les tems heureux, où ils conservaient encore de l'espoir... Les malheurs qui étaient arrivés dans la famille, avaient fait oublier de les réclamer. Ces lettres et le portrait de celle qui les écrivit, étaient la seule chose qui soutenait les esprits abattus de Henry: elles le consolaient, et déchiraient son cœur en même-tems, depuis plusieurs

mois. Du moment où il revint de l'autel où il s'était lié pour la vie à Olivia, il n'avait pas pris une seule fois la triste satisfaction de parcourir un seul billet ; mais il les regardait comme autant de témoins de son désespoir, et cependant comme ses plus chères possessions.

Méditer la destruction de tels trésors, était un acte de vertu. Sa première intention fut de les livrer aux flammes, de sa propre main, lorsque Olivia se serait retirée dans sa chambre, et lorsqu'il aurait l'occasion de passer une heure, livré à lui-même. Il la trouva bientôt ; et sans se demander si l'avare peut se guérir de son vice, en jetant ses trésors au feu, ou l'amant, de sa passion, par un acte semblable, il courut chercher ses papiers, que personne autre que lui, n'avait jamais vus, et prépara le feu qui devait les consumer. Son cœur palpitait, sa main tremblait en approchant ces papiers du feu ; légèrement

attachés ensemble par un simple ruban, deux ou trois tombèrent dans les flammes ; il essaya en vain de les retirer, et versa des larmes qui se mêlèrent à leurs vestiges. Il reprit sa fermeté, mais il pensa que ce serait envers lui-même une cruauté inutile de les brûler, sans les lire pour la dernière fois. Regardant aussi-tôt ce projet comme dangereux, il y renonça, et jeta une des lettres qu'il avait dans les mains. Tandis que la flamme la dévorait, Henry put distinguer, à sa clarté, ces mots.... *Rappelez-vous de celle qui ne vous oubliera jamais.... Caroline.* Le feu les eut bientôt consumés. Henry tomba à genoux; et penchant sa tête sur ces restes chéris, maintenant réduits en cendres, il résolut de lire ce qui lui restait encore. Il remplit ce dessein avec une grande agitation, et aurait voulu avoir la force de brûler les lettres à mesure, mais il ne pouvait s'en détacher... Il continuait cependant à lire, et à en mettre

de côté. Tout-à-coup le sentiment du bonheur qu'il avait perdu pour jamais lui rendit toute contrainte impossible: l'impétuosité de son naturel, trop long-tems retenue, éclata avec plus de violence que la flamme la plus ardente; et remettant les papiers dans la boîte où ils avaient été si long-tems cachés, il les ferma, et mit la clef dans sa poche, en jurant qu'il avait commis le plus horrible des sacrilèges; et frappant des pieds, avec une fureur qui marquait le désordre extrême de ses sens, il s'écria que son crime ne pouvait s'expier, qu'en brûlant le fatal instrument qui avait servi à le commettre; et comme ce romain célèbre, il avançait sa main, et allait la livrer aux flammes, dans son délire, lorsque George accourut, l'arracha de force, et l'empêcha de devenir victime de son égarement.

CHAPITRE XVII.

Nous allons expliquer comment George se trouva là, dans cette occasion : il était inquiet du projet qu'avait eu Henry de ne point se coucher, et d'ordonner de faire du feu dans la bibliothéque, lorsque tout le monde serait au lit. De plus, Henry avait congédié George, à minuit, disant qu'il n'avait plus besoin de lui, et voulait être seul : l'empressement qu'il montra pour qu'on se retirât plutôt qu'à l'heure ordinaire, et l'agitation que ce fidèle domestique remarqua dans toute sa personne, lui donnèrent à réfléchir en silence. Il monta donc dans sa chambre où il resta jusqu'à ce que tout fût tranquille ; et ensuite se glissant dans les escaliers, sans faire de bruit, il alla dans une chambre qui était directement au-dessus de la bibliothéque, et pour savoir ce que faisait son maître, il se mit par terre, et éloignant un

côté du tapis, il appuya sa tête contre une fente dans le plancher : il se serait mis de même sur le bord d'un roc escarpé, car outre l'attachement qu'il portait à son maître, il tenait beaucoup à l'idée que l'amour avait tourné la tête à Henry, et que, quoiqu'il eût par fois de bons momens, il ne serait jamais parfaitement guéri. Il ne communiquait cette pensée à personne, et la gardait dans son sein, où un secret était aussi sûr que dans celui de la personne à qui il appartenait. Il craignit donc que Henry n'eût quelque accès, et il ne resta pas longtems avant de l'entendre parler seul, et du ton d'un homme égaré : effrayé de son extrême agitation, il s'était précipité pour le secourir, et en avait eu le tems, comme on l'a vu plus haut, car heureusement la porte de sa chambre se trouvait n'être pas fermée à la clef. Il s'était écrié en entrant : « ô ciel ! que faites-vous ? Au nom de votre épouse, de votre enfant, et de

votre fidèle domestique, remettez-vous! En disant cela, il entraînait Henry, et le plaçait sur une chaise. A peine avait-il prononcé ces mots, qu'Olivia entra: elle venait d'entendre du bruit qui l'avait alarmée, et était descendue à la hâte. En voyant son mari dans un si grand désordre, elle se jeta à ses pieds, et lui donna les noms les plus doux, que l'amour le plus passionné put lui inspirer. Il était assez bien remis pour la remercier de ses soins affectionnés, et lui dit qu'il attribuait sa maladie à des espèces de vertiges qui le privaient tout-à-coup de l'usage de ses sens.... « Dans un de ces momens, ajouta-t-il, ma chère Olivia, il m'a été impossible de savoir ce que je faisais. » Alors ils allèrent tous se coucher, et de long-tems il n'arriva rien de semblable. Mais depuis cette époque, de soudains tressaillemens indiquaient un esprit malade, malgré tous les efforts qu'il faisait pour paraître heureux. Jusqu'à ce moment,

George fut le seul témoin de sa situation. John et James étaient encore absens ; et George seul avait le fatal secret du cœur de son maître ; il s'était refusé la satisfaction d'en faire part à Jenny. « J'espère, disait-il quelquefois, qu'elle ne m'en voudra pas pour cela ; mais, hélas ! je crains qu'elle n'ait la même maladie que M. Henry. » Il continuait à le veiller et à le suivre avec la plus grande circonspection, ne le perdant presque jamais de vue, sans avoir l'air de le contrarier, et l'excusant, auprès d'Olivia, de ses absences inattendues ; sans jamais prononcer le nom de Caroline, il calmait l'esprit tourmenté de son malheureux maître, en lui faisant entrevoir dans l'avenir, le moment où d'anciens amis, séparés depuis long-tems, se rencontreraient à la fin. La conduite de cet honnête garçon, et les soins et l'amabilité d'Olivia, rendirent par degré Henry à lui même. La naissance d'un fils contribua encore au rétablissement

de sa raison. La joie d'Olivia était complète. Elle remplit la promesse qu'elle avait faite à John, en donnant son nom à son second enfant.

Bientôt après cet événement, Henry et Olivia firent le projet de passer les deux années suivantes dans différentes parties de l'Europe, et particulièrement en France : la santé de Henry, qui commençait à décliner, leur suggéra cette idée. Ils se trouvèrent assez bien de leur voyage, et après avoir passé ces deux années dans différentes villes où il ne leur arriva rien d'extraordinaire, ils revinrent à Adsell Hall où ils restèrent quelques mois, et passèrent l'automne chez leur vieux ami Partington. Ce fut un grand plaisir pour Jenny qui retrouva toute sa famille en bonne santé. Cette intéressante fille avait de la peine à sortir de son profond abattement; elle s'était attachée à Olivia, comme George l'était à Henry. La petite Caroline qui avait été confiée aux soins des Atvood, et qu'ils

chérissaient comme leur enfant, était encore embellie; elle avait les yeux de Caroline Stuart: ce fut Olivia qui fit cette remarque, et qui en parla à Henry. C'était ainsi que, sans le savoir, elle nourrissait une passion qu'il s'efforçait d'étouffer; et quoiqu'on ne puisse douter que souvent le motif de ses soupirs et de ses pleurs, ne fût l'idée du sort incertain de celle qu'il avait aimée si long-tems et si tendrement, il est cependant probable que, s'il l'avait entrevue, il aurait fui, sans oser lui parler ou s'approcher d'elle.

Pendant son voyage, Olivia avait visité tous les couvens ou abbayes qui étaient accessibles, dans l'espoir d'y trouver Caroline; pour s'informer d'Arthur, elle parla aussi à des moines de différens ordres; mais tous ses soins furent infructueux.

Cependant, malgré les souhaits que faisait Henry intérieurement, rien ne put l'engager à faire aucune espèce

de recherches, pendant tout le tems qu'il avait voyagé; ce qui fut remarqué d'Olivia : elle garda le silence là-dessus, car elle attribuait cet oubli à l'état d'irrésolution de Henry, qui le rendait peu propre à découvrir la retraite de ses amis infortunés. Sa principale occupation était de l'arracher aux idées sombres, et de lui en faire naître d'agréables : elle croyait que sa mélancolie venait de son caractère, et non d'aucune espèce de chagrin : en entreprenant ce voyage, elle avait pensé qu'il rétablirait la santé de son mari, et de Jenny qu'elle avait emmenée. Cependant Henry et Olivia revinrent d'Adsell, et ensuite de chez Partington, sans avoir vu, ou même entendu parler de Caroline, ni de ses compagnons de voyage.

Olivia témoigna le désir de passer quelques mois du printems à Fitzorton... Elle avait toujours aimé ces changemens d'habitation. Quoique Henry éprouvât un tremblement involontaire

à cette proposition, il jugea nécessaire d'accoutumer son cœur à toutes sortes d'épreuves, et le projet fut mis à exécution.

Il s'était écoulé cinq années depuis que Henry et Olivia avaient quitté ce lieu si chéri de tous deux; ils y retournaient donc, non-seulement avec tout l'intérêt qui était lié à ce motif, mais avec beaucoup d'autres prédilections provenant des événemens sans nombre, qui leur étaient arrivés dans ce château, et dans le voisinage. Le lendemain de leur arrivée, ils reçurent un billet de John et de James, dans lequel ils leur apprenaient qu'ils se proposaient de les aller voir dans quelques jours.

Nous allons expliquer le secret de ce dessein : d'après certaines observations que Miss Fitzorton avait faites sur Henry, elle jugea nécessaire d'écrire à John revenu récemment d'une campagne rigoureuse. Elle lui fit confidence de la maladie, et des absences

d'esprit de son mari. Ce récit l'alarma extrêmement, non-seulement à cause de son frère, mais aussi à cause d'Olivia : quoiqu'il ne lui restât plus d'espoir, sa tendresse était toujours la même. Loin de se rappeler qu'il eût été le rival de son frère, il tremblait que la passion insurmontable de Henry pour Caroline Stuart, ne se decouvrît à la fin.

James entra dans la chambre de John, comme il venait de lire la lettre d'Olivia. « James, dit il, il faut que vous me donniez quelques jours, s'il est possible, c'est pour m'aider à sauver notre malheureux Henry, et sa femme encore plus à plaindre; autrement il s'en suivra quelque chose de terrible. Sans doute j'aurais souhaité qu'un pareil voyage n'eût pas été nécessaire : il est embarrassant et pénible; cependant nous ne devons pas négliger un devoir indispensable, parce qu'il est difficile à remplir. Ecrivons un billet ensemble, et partons : vos af-

faires peuvent se passer de vous : nous sommes dans la saison où vous vous en éloignez. Nous discuterons le sujet dont je veux vous parler, plus à fond, lorsque nous serons en route. Henry s'est conduit d'une manière irréprochable.... mais il est malheureux ; et ce qui semblera étrange, c'est qu'Olivia est trop souvent à lui renouveler les impressions qui le rendent ainsi, mais toujours dans l'intention de lui procurer le bonheur. Lisez ces lettres, et vous serez de la même opinion ; mais d'abord nous devons leur annoncer notre projet. »

Tandis que James écrivait, John faisait divers arrangemens pour leur voyage ; ensuite les deux frères se mirent en route.

Lorsqu'ils furent dans la voiture, John s'écria : « Je suis désespéré de ce penchant fatal de notre Henry... » — En effet, dit James, il est bien à plaindre. — J'aurais cru, reprit John, qu'une personne aussi aimable

qu'Olivia.... Il y a très-long-tems que je ne l'ai vue.... j'ai entendu dire qu'elle jouissait d'une parfaite santé....

John leva brusquement la glace du carrosse, pour prendre l'air l'espace de quelques minutes, et la rebaissa.

James exprima ses regrets que Henry fût retourné au château dont tous les objets nourrissaient en lui les sentimens qu'il avait encore pour Caroline. « N'est-il pas étonnant, mon frère, ajouta James, que dans tous les désordres de l'imagination, nous fuyons ce qui pourrait nous guérir ? J'éprouve peu de ces sentimens, ayant le bonheur de jouir d'une âme calme; mais je fais aussi mes observations. »

« On ne fuit pas toujours la guérison, reprit John après un moment de silence : j'ai connu une personne... ou même deux qui la cherchaient : je pourrais citer Henry... quoique certainement la règle soit générale. Quant à moi, dit-il en soupirant, si j'avais

le

le malheur de nourrir une passion pour une personne qu'il me serait défendu d'aimer, il me semble que j'aurais le courage de me priver de la voir, ou si des raisons indispensables m'y forçaient, je le ferais, sans trahir mes sentimens, et me déshonorer à mes propres yeux... mais il est sûr que lorsque nos passions sont excitées, nous ne pouvons prévoir jusqu'où elles peuvent nous conduire. »

Le reste du jour se passa à se raconter mutuellement leurs aventures.

Nous devons dire que John s'était distingué dans différentes batailles : son courage et son mérite personnel l'avaient élevé au rang de colonel, et il se retirait du service avec la moitié de sa paye, couvert d'honorables blessures.

Quant à James, il était devenu un exemple frappant de ce que peuvent effectuer des talens ordinaires, joints à une grande persévérance ; il était renommé par sa probité et son juge-

G 2

ment, et était un des hommes les plus recommandables de son état.

Ils arrivèrent enfin à leur destination. Ce fut George qui les apperçut le premier; il leur témoigna la joie qu'il éprouvait de les revoir. Il courut avertir Henry qui attendait ses frères avec le plus grand empressement. Ils furent transportés de plaisir de se retrouver ensemble. Olivia les reçut avec cette grâce qui lui était naturelle, et les engagea à entrer au château; elle prit la main de John, et s'appercevant qu'il tremblait, elle lui dit : « Je vais ordonner qu'on fasse du feu, car je vois que vous avez froid. » John n'avait pu surmonter son embarras, au premier moment où il s'était retrouvé auprès de sa belle-sœur; mais il se remit bientôt, et reprit son air ordinaire.

CHAPITRE XVIII.

LORSQUE les voyageurs se furent reposés, et eurent pris quelques rafraîchissemens, Jenny et les autres domestiques vinrent leur rendre leurs devoirs. Ils versaient des larmes de joie et de reconnaissance. Ils furent suivis de presque tous les habitans du village, que George avait avertis de l'arrivée de ses maîtres. Les deux frères furent très-sensibles à ce témoignage d'attachement. Après avoir parlé de différentes choses, Olivia leur demanda s'ils n'avaient aucune nouvelle de Caroline et de Charles. John jugea à propos de changer de conversation, et dit ensuite qu'étant un peu fatigué, il allait se retirer dans sa chambre.

Le lendemain, John et James eurent un entretien, dans lequel le premier fut presque au moment de se trahir; il fit sentir à son frère la nécessité de se joindre à lui pour veiller Henry,

afin d'empêcher Olivia de jamais découvrir la vérité.

John, victime de sa passion, faisait cependant tous ses efforts pour cimenter le bonheur de ces deux époux. Après avoir parlé avec son frère des moyens à employer pour parvenir à ce but, ils déplorèrent la situation de Henry dont l'imagination pouvait le conduire à quelque chose de funeste.

La vue du château et de ses environs, nourrissait dans le cœur de Henry, l'inclination que ses frères cherchaient à combattre. Lorsqu'ils eurent passé quelques jours ensemble, il les laissait souvent seuls, ou avec Olivia, sous prétexte qu'il faisait des observations astronomiques, pour lesquelles il s'était pourvu de tous les instrumens nécessaires : il affectait une extrême passion pour cette science qui lui offrait non-seulement une bonne excuse dans ses fréquentes absences, mais qui favorisait ses habitudes mélancoliques; et cherchant aussi soigneusement à nour-

rir ses chagrins, qu'à les cacher; il se félicitait d'avoir réussi, car dès ce moment il pouvait sortir et revenir, sans qu'on lui fît de questions; mais on lui doit la justice d'avouer que quelquefois, après avoir passé la moitié de la nuit dans la solitude et dans la tristesse, il revenait dans le sein de sa famille plusieurs jours de suite, et prenait plaisir à voir les petits jeux de ses enfans. Ses attentions envers Olivia semblaient augmenter; elle n'attribuait ses petites absences qu'à son enthousiasme pour sa nouvelle occupation, et pensait que la compagnie de ses frères pourrait l'en distraire.

Quelques jours après l'arrivée des deux frères, Henry manqua pendant presque toute la soirée. Lorsqu'il fut presque nuit, il fit une forte pluie suivie d'éclairs et de tonnerres. Olivia fut très-inquiète de ne pas voir revenir son mari; elle alla à sa rencontre avec ses frères, du côté où il avait l'habitude de se promener. Après l'avoir

cherché inutilement, et se trouvant fatiguée, elle retourna au château avec John. James alla dans la forêt, près de l'abbaye, il entendit une voix, et s'arrêta : il reconnut bientôt que c'était celle de Henry qui, dans le délire de son imagination, s'adressait aux cyprès comme à des êtres qui pouvaient lui répondre. Au moment où il finissait son invocation pleine d'enthousiasme, un rossignol fit entendre son chant plaintif dans un taillis, du côté opposé, et ajouta de l'intérêt à cette scène touchante. Henry, dans son transport poëtique, comparait ses malheurs aux siens. Tout-à-coup les cloches du village voisin sonnèrent en mort : le chant du rossignol cessa, le ciel s'obscurcit, le hibou s'envola sur les cyprès, en faisant un cri lugubre et effrayant.

James ne voulant point se rendre importun, même par ses attentions, se retira avec le moins de bruit possible, dans le chemin de l'abbaye. La cloche continuait de sonner; le rossignol se

remit à chanter, et comme il finissait, on entendit un coup de pistolet. James craignit pour Henry, il s'avançait vers l'endroit où il croyait qu'était son frère, lorsqu'il l'entendit sortir avec précipitation de sa retraite. « Mon cher Henry, dit James en se saisissant de lui, vous êtes dans les bras d'un frère, et il se croit en sûreté ici. » — « En sûreté, répondit-il? par pitié, laissez-moi aller ! si quelqu'un a eu la cruauté de tirer sur ce rossignol, sa vie me répondra de lui ! » Alors il courut dans le taillis d'où avait chanté cet oiseau; James l'aida à chercher, mais ils ne purent rien découvrir. Comme ils traversaient la forêt, il se fit un léger bruit près deux : ils s'arrêtèrent, et distinguèrent les pas de quelqu'un. La lune qui les éclairait alors, leur fit appercevoir un homme qui semblait être venu là pour se cacher. Henry ne doutant pas que ce ne fût celui qui avait tué le rossignol, courut furieux de son côté; il franchit tous les buissons qui met-

taient obstacle à sa marche, et fut assez heureux pour se saisir de l'homme qu'il cherchait, après l'avoir poursuivi quelques minutes. Lorsqu'il l'eut en son pouvoir, il le nomma barbare assassin ! Celui qu'on traitait ainsi ne faisait aucune plainte. A la fin, l'ayant examiné à la faveur de la lune, Henry reconnut que ce barbare était le bon et sensible George. Il fut si humilié d'avoir été découvert, qu'il justifiait par son air tremblant l'idée que Henry avait de lui.

« Est-il possible, George, dit ce dernier, que vous soyez coupable de cette cruauté ? » Il n'y avait qu'une telle accusation qui pût l'engager à parler : « cruauté ? . . . répéta George, j'en suis incapable : je savais que vous étiez sorti, et lorsqu'il a plu, je suis venu vous chercher, pour vous apporter votre manteau ; voyant ensuite que la pluie avait cessé, je n'ai pas voulu vous déranger dans vos observations, je me suis retiré sous ce vieux arbre où

où j'ai entendu le coup de pistolet, et je me suis réjoui de voir qu'il ne vous était arrivé aucun accident. Le récit de George peignait si bien son empressement pour son maître, qu'il le laissa aller sans le questionner davantage.

Henry et James se hâtèrent de se rendre au château, le premier répétant toujours ses menaces de punir le misérable qui avait pu commettre une action aussi indigne.

A l'arrivée de Henry, Olivia courut pour l'embrasser, et lui fit de tendres reproches sur l'inquiétude qu'il lui avait causée. « Mais je vous revois, dit-elle, et tout est oublié. »

John tenait un livre. « Que lisiez-vous, dit Henry à son frère ? » — De belles extravagances.... des absurdités rendues avec éloquence, répondit John, (son air sévère ajoutait à la force de ses expressions.) Les soupirs, les pleurs, les branches de cyprès, et les clairs de lune en composent toutes les pages.

Je vous l'ai surpris l'autre jour dans les mains, lorsque vous vous promeniez dans l'allée de l'abbaye : croyez-moi, Henry, cessez de vous remplir l'imagination d'idées romanesques, et de lire de pareilles sottises ! » ... « Des sottises ? quel blasphême, s'écria Henry ! regardant le titre du livre et le mettant sur son cœur avec vivacité, « divin Werther, cher et malheureux jeune homme, est-ce toi ? » Alors il le prit, et le mit dans sa poche. Après il raconta l'aventure du rossignol, et du pistolet. John lui dit qu'il pouvait être tranquille sur le sort de cet oiseau, et que les chasseurs en voulaient bien plutôt aux lièvres qu'à lui. Henry répliqua qu'il aimerait mieux que toute la race des lièvres fût détruite, que d'apprendre la perte de son cher rossignol. Ils eurent une grande conversation où Henry, toujours enthousiaste, exprima son admiration sur les beautés de la nature. La lune sur-tout excitait son adoration ; elle nourrissait sa mé-

lancolie, et en cela, avait de grands charmes pour lui. Ses frères ne partageaient pas ses sentimens, et il s'en suivit une dispute qui s'appaisa facilement.

CHAPITRE XIX.

Le lendemain matin, Olivia dit à John, qu'elle craignait que Henry n'eût des chagrins qu'il s'efforçait de cacher, et ajouta que, sans l'indisposition de la petite Caroline, elle aurait tâché de le tranquilliser, en cherchant à savoir le sort de ce rossignol, pour lequel son mari semblait prendre tant d'intérêt. John lui répondit qu'il avait parcouru le bois inutilement. « Cependant je vous dirai qu'étant avec James, nous avons apperçu des traces de sang. » « O ciel! s'écria Olivia, on a tiré un coup de pistolet, et nous n'avons pu découvrir personne! » — « Près d'ici, j'ai trouvé un morceau de papier que je n'ai pas encore eu le tems de lire. »

« Je vous prie de me le faire voir, dit Olivia. » John ouvrit le papier qui semblait être écrit depuis long-tems : il contenait les mots suivans, qui étaient à peine lisibles :

« C'est aux lâches à s'attacher à la » vie; mourir est le plus grand privi- » lège de l'homme. »

« O dieu! s'écria Olivia en regardant le papier, je connais cette écriture, et cependant ce ne peut être ce que je crois, dit-elle voyant entrer Henry, car il est hors de danger : le ciel soit loué! il est ici. »

Il n'y a pas d'expressions pour peindre l'émotion de Henry, lorsqu'il reconnut son écriture. Il vit qu'Olivia s'était évanouie dans les bras de John qui, avec le secours de James, l'avait transportée dans sa chambre : revenu de son agitation, il la suivit. John relut ce papier, et se ressouvint que le contenu était tiré d'un poëme d'un partisan du suicide, s'entretenant avec son antagoniste; il en récitait quelques

passages, lorsqu'il fut tout-à-coup interrompu par des cris perçans. Il se retourna, et vit le spectacle le plus effrayant, la malheureuse Jenny qui paraissait sans vie, et que George venait de retrouver : il était au désespoir. On se souvient que cette fille était d'une profonde tristesse, malgré toutes les consolations qu'elle avait dans la famille des Fitzorton, et la perspective d'un heureux établissement avec George. Elle avait demandé à aller revoir ses parens, et passer deux jours avec eux, pour soigner son enfant qui était malade. Elle eut le chagrin de le perdre, et retourna alors à Fitzorton ; mais, sous quelque prétexte, s'étant arrêtée près du village, elle attendit la nuit, et alla du côté de l'abbaye où elle faisait le projet de mettre fin à sa triste existence.

Dans le paquet qu'elle portait sous son bras, elle avait caché un des pistolets de John : elle avait remarqué où George les plaçait, et s'en était em-

parée. Etant donc arrivée au lieu où elle méditait ce coup funeste, elle traça sur la porte de l'abbaye les plaintes de la victime infortunée d'un lâche séducteur ; se retirant ensuite dans l'endroit le plus épais de la forêt, d'une main désespérée elle se tira un coup de pistolet : la balle allant heureusement de travers, ne fit presque qu'effleurer son sein d'où le sang coulait cependant, et devait lui faire croire qu'elle était blessée mortellement. Lorsqu'elle avait entendu l'exclamation de Henry qui se trouvait à quelque distance, elle s'était traînée comme elle avait pu, près d'un fossé où elle était tombée, pour éviter qu'on la découvrît. Elle y resta jusqu'au lendemain matin, où on la retrouva sans mouvement, et les yeux fermés. C'est ainsi que c'était passée la fatale aventure de Jenny. Le désespoir de George, lorsqu'il l'avait crue morte, ne peut se comparer qu'à l'excès de son transport, en s'appercevant qu'elle respirait encore. Olivia

n'était pas moins émue... Avec les soins et les ménagemens convenables, Jenny recouvra non-seulement la santé dans l'espace de six semaines, mais les observations d'Olivia lui firent sentir l'énormité de sa faute ; et la tendresse de George lui fit encore chérir la vie.

George lui ayant demandé ensuite, par l'ordre de John, où elle avait trouvé ce papier dont nous avons parlé, elle répondit qu'il était dans le livre de Werther, qu'elle avait eu envie de le lire, le voyant sans cesse dans les mains de Henry ; elle ajouta : « je lui ai souvent entendu dire que c'était le seul remède pour les malheureux. »

Henry continuait à être sombre et mélancolique. James était alternativement à ses affaires ou au château. Enfin ils reprirent leurs exercices accoutumés. Le colonel passait une partie de son tems auprès de Henry, dans l'intention de distraire son esprit en désordre. Il savait la nature de ses maux, et pouvait seul lui donner des

consolations : il lui vantait sans cesse les aimables qualités d'Olivia qui devaient lui faire oublier sa fatale passion. « Hélas ! disait souvent Henry, sauvez-moi de moi-même ; je consens à être victime de mon amour, mais que la sensible Olivia ignore toujours mon secret : puisse-t-elle ne jamais sortir de son illusion ! »

Un jour que John, Olivia et Henry étaient réunis, et faisaient la conversation ; la petite Caroline et son frère entrèrent dans la salle ; la première cachait quelque chose dans sa main : elle demanda d'un air espiègle à qui appartenait ce qu'elle avait trouvé, et quelle serait sa récompense, si elle le faisait voir. Olivia lui promit un baiser. « Il faut deviner, dit la petite ; je n'ai jamais vu de plus beaux yeux. » — C'est donc un portrait, s'écria Olivia? à ces mots, Henry se troubla. John lut sa frayeur dans ses traits, et alla vers l'enfant pour se saisir du portrait, afin d'empêcher la découverte du secret,

qu'ils avaient tant d'intérêt à cacher, mais la petite courut dans les bras de sa maman, et lui remit ce qu'elle tenait. « O ciel ! s'écria Olivia avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, c'est le portrait de Caroline ! combien il est ressemblant ! » Le colonel le demanda en tendant la main, et dit avec douceur : « Que doit-on faire à une petite fille qui prive son oncle du portrait de son amie ? »

En disant ces mots, John changea de couleur ; ensuite il mit la miniature dans sa poche, et dit à Henry, d'un ton un peu sévère : « j'aurais cru, mon frère, qu'en vous en chargeant, vous en auriez eu plus de soin : vous savez combien il est important pour moi qu'un dépôt de cette espèce reste caché, mais les hommes mariés sont de mauvais confidens : désormais je ne confierai mes secrets à personne. » Aprés avoir dit cela, il sortit, à grands pas, de la chambre, et laissa Olivia fermement persuadée, non-seulement

qu'il aimait Caroline depuis long-tems, mais qu'il était offensé qu'on l'eût découvert. Elle interpréta la confusion de Henry, à la crainte d'avoir fâché son frère : elle l'embrassa tendrement, et lui dit qu'elle était loin de le blâmer de lui avoir fait un secret du portrait ; « car, ajouta-t-elle, on vous en avait fait sans doute un devoir. Quant au mécontentement du colonel, vous savez qu'il passera bientôt. »

Je veux être médiatrice dans cette dispute. Hélas ! je ne devine que trop les motifs qui s'opposent au succès de son amour, mais ils pourront un jour ne plus exister. La haine de nos familles doit cesser par les malheurs qui ont accablé le coupable agresseur ; une alliance si chère nous concilierait tous : vous et moi, cher Henry, nous devons tâcher de la faire réussir. » Elle le pria de reprendre sa bonne humeur, et sortit dans l'intention d'appaiser le ressentiment de John.

Ainsi ce dernier était parvenu à

couvrir d'un voile, la malheureuse passion de son frère qui se félicitait, de son côté, d'avoir encore caché son secret. Quoique les vertus d'Olivia fissent beaucoup d'impression sur son esprit, sa tendresse pour Caroline était gravée dans son cœur, par la nature même, et il l'adorait involontairement; sa femme et ses enfans étaient les objets de ses plus tendres soins, mais il lui était aussi impossible de bannir Caroline de son imagination, que de chasser l'image d'Olivia de celle du colonel.

Il est inutile de dire que John ne fut pas long-tems inflexible à la médiation d'Olivia qui répondait si bien à son dessein. Il céda à ses instances, et se rendit près de son frère qui l'attendait. Elle joignit leurs mains ensemble, et assura John que son mari avait gardé le secret, même envers elle, comme si c'eût été le sien, et que la découverte qu'on en avait faite, tenait à des événemens qu'il était im-

possible de prévoir. Ensuite elle lui reprocha avec douceur, de faire paraître une espèce de honte d'une passion que tout autre se ferait gloire d'avouer, à sa place. « J'ai de la peine à vous pardonner de ne m'avoir pas mise dans votre confidence : vous deviez être sûr du zèle que nous aurions apporté, mon mari et moi, à vous servir; mais vous êtes philosophe, même en amour. »

John inquiet de l'air agité de Henry, pensa qu'il était tems de mettre fin à ce discours qui devenait pénible pour tous deux. Il prit alors un ton plus sérieux, et dit que l'original du portrait ignorait qu'il en fût possesseur; il ajouta qu'il suppliait Henry et Olivia de ne jamais lui rappeler cette circonstance, ainsi qu'à aucune autre personne.

L'air pénétré avec lequel il prononça ces mots, eut l'effet qu'il devait produire. Olivia regarda Henry, et vit sur son visage les signes du plus grand trouble, l'attribuant à la part qu'il

prenait au chagrin de son frère, elle les pria de lui pardonner d'avoir traité trop légèrement un pareil sujet, et leur promit, en versant quelques larmes, qu'il n'en serait jamais question. Elle n'eut pas de peine à obtenir son pardon, et ils s'embrassèrent tendrement.

CHAPITRE XX.

OLIVIA resta fidelle à son serment, et ne reparla plus du portrait; mais c'est à nous à dire comment sa fille le trouva. On se souvient de la nuit où Henry fit le projet de brûler les lettres de Caroline; le désordre dans lequel la vue des flammes dévorantes l'avait jeté, ne lui laissait pas le pouvoir de réfléchir, il oublia qu'une de ces lettres renfermait l'image précieuse de Caroline; la violence qu'il avait mise à jeter ses papiers au feu, l'avait empêché de s'appercevoir que ce portrait s'était échappé de ses mains; il avait glissé dans le tiroir d'une table, où la

petite Caroline l'avait découvert, en jouant avec son frère.

John se félicitait d'avoir assuré ainsi la tranquillité d'Olivia, et de Henry; mais son cœur n'était pas moins tourmenté par la passion qui le consumait, et qu'il voulait cacher à tous les yeux. Pour mettre fin à ses chagrins, il se décida à s'absenter encore, et dit à James que, Henry étant dans une situation d'esprit aussi favorable qu'on pouvait l'espérer, il formait le projet de le quitter quelque tems, pour retourner au parlement qu'il avait abandonné pour suivre la carrière militaire. « Je suis las, ajouta-t-il, de mener une vie aussi oisive; elle est nuisible à ma santé. »

James ne pénétrait point les motifs secrets de cette résolution; il l'approuva néanmoins, et dit qu'il voyait avec plaisir que Henry cherchait moins la solitude, et paraissait moins mélancolique. Cependant le colonel différa encore son départ.

Il est nécessaire de dire que l'abbaye, autrefois le sejour de la vertu, était dévenue celui du vice ; ses habitans s'étaient fait détester par les excès auxquels ils se livraient. Ne pouvant plus rester dans un lieu où ils n'éprouvaient que des humiliations, ils firent le projet d'aller à Londres où leur conduite vicieuse serait confondue avec celle d'une infinité de gens de leur espèce. Conformément à cette idée, sir Guise et sa femme mirent leurs meubles en vente ; le lit même dans lequel l'infortunée ladi Fitzorton avait rendu le dernier soupir, ne fut point respecté. Mais l'estimable colonel le fit acheter secrètement, ainsi que plusieurs autres choses qu'il savait être d'un grand prix pour ses amis : il savait qu'Olivia et Henry auraient agi de même, et il se faisait un plaisir de les prévenir ; cependant il ne leur en parla point, et confia ces différens effets à des personnes dont il répondait.

Sir Guise, que sa femme et ses

associés dépouillaient chaque jour, se trouva bientôt accablé par une foule de créanciers : ses prodigalités l'avaient obligé d'engager une partie de sa fortune, même avant son second mariage, et depuis il avait cédé des rentes et emprunté de l'argent, pour payer des dettes d'honneur; de plus, il se voyait entouré de gens qui ne cherchaient qu'à le tromper. Il partit pour Londres où sa femme devait bientôt le rejoindre.

La vente des meubles de l'abbaye fut remise aux soins de Valentin. Ladi Stuart Déborah s'était réservé ce qu'elle avait trouvé de plus précieux, tels que les bijoux, la vaisselle, etc.

Ces événemens s'étaient passés; lorsque Henry et Olivia voyageaient; à leur retour, une sorte de prédilection les attira, l'un et l'autre, dans ce lieu qui avait été témoin de leur bonheur, et de leurs peines. Cependant Henry n'avait pas demandé ce qu'étaient devenus les auteurs de tous ses maux,

sir

sir Guise et son indigne femme ; néanmoins, on lui dit que l'abbaye était fermée, et que ses méprisables habitans demeuraient à Londres. Henry, dans ses promenades, tournait toujours ses pas du côté de la maison de la forêt, et de la grande avenue.

C'est ainsi que l'abbaye resta abandonnée, et sans un seul habitant. Depuis la mort de ladi Matilde Stuart, et l'exil de ses enfans, une haine superstitieuse semblait en avoir éloigné tout le monde, et dans les villages voisins, personne n'aurait changé sa chaumière pour ce château, autrefois l'asile du faste et de la splendeur.

Olivia et Henry, se promenant un soir, dirigèrent leurs pas de ce côté ; leur cœur déplorait le changement affreux qu'avait essuyé cette maison. Henry soupirait, mais ne pouvait parler ; Olivia exprimait ses regrets, en considérant combien elle était déchue de sa grandeur. « Henry, dit-elle, on nous a appris que le fermier

voulait céder son bail, permettez-moi de louer le parc, le jardin, et tout ce qui en dépend, afin de le maintenir comme il était autrefois; car vous savez, ajouta-t-elle, que, quoique le mystère le plus impénétrable nous cache le sort de Caroline... qui sait néanmoins ce qui peut arriver? » Nous ne pouvons dire quelle fut la réponse de Henry, à ces mots, mais on jugera facilement combien il y fut sensible.

Les biens de l'abbaye venaient d'être saisis par des créanciers qui disputaient à ladi Stuart Déborah et à ses associés, leurs prétentions. A la fin, on rendit un décret, par lequel les revenus devaient être payés à un receveur, jusqu'à ce que leurs droits pussent être établis par une recherche exacte de la loi. Une des personnes désignées pour conduire cette affaire, se trouva James Fitzorton qui l'entreprit dans l'espoir que l'issue serait favorable aux enfans de sir Guise. Son frère John lui avait suggéré cette idée en secret. Olivia alla

plus loin encore, en ouant la maison et une partie des terres. Quoique ce projet satisfît le cœur de Henry, il n'y eut aucune part active... L'abbaye demeura encore quelque tems inhabitée ; mais bientôt les terres s'améliorèrent sous l'inspection de John, et sous celle d'Olivia ; les jardins reprirent leur première beauté ; la chapelle où reposait ladi Matilde ne fut point négligée, ainsi que la petite maison du respectable Arthur. Olivia n'oublia pas la grande avenue, lieu favori de Henry. On ne peut dire si tous ces soins fournirent des consolations à ce dernier, ou aggravèrent ses peines ; il ne fut pas moins touché du motif qui faisait agir Olivia : ce fut peut-être un bien pour lui, car elle lui rendait familiers les objets qui d'abord l'avaient affligé, et il pouvait entendre parler des choses qui avant, l'auraient plongé dans la mélancolie, ou mis au désespoir. Nous allons retourner auprès de sir Guise.

Fin du Tome Quatrième.







